REVUE DOMINICAINE

Directeur :
R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.
Maison Montmorency, Courville (Québec), P. Q.

Vol. LXI   Tome II   Décembre 1955

Noëls intimes

QUI L'EMPORTERA : LA PUBLICITÉ OU LE FOLKLORE ?

Noël s'est acquis une sorte de privilège dans notre conscience chrétienne. Au milieu de l'abaissement de notre liturgie domestique, il demeure la seule « fête » véritablement articulée à la vie familiale, de l'enfance à la vieillesse. C'est sans doute un honneur, encore qu'on puisse regretter que le dimanche, dont les liens originels à la vie domestique furent encore plus étroits, ait dû être dans le même temps ressenti chez un grand nombre comme une simple « obligation » d'aller à l'« église ». La situation de Pâques, à cet égard, n'est peut-être pas beaucoup meilleure.

Mais c'est un fait : il y a des Noëls intimes. Il est vrai que le privilège ne va pas sans risques plutôt sérieux. D'énormes pressions s'exercent sur les Noëls du foyer par cela même qu'ils ont noué une multitude de liens dans les sentiments plus ou moins mêlés qui conduisent notre vie de chaque jour.

Le sous-titre distingue deux de ces pressions : celles de la publicité et du folklore. Que les folkloristes soient sans inquiétude ! Nous ne pensons ici au folklore que pour autant que, selon une loi d'évolution bien connue, il recueille les éléments dégradés que lui transmet inconsciem-

ment une religion, les intègre à ses formes, à ses thèmes et à ses cycles, les pénètre d'une charge émotive nouvelle (et d'une tout autre qualité), où ce qui était foi, culte et religion authentiques va se fondre dans la légende, les contes, la chanson, les usages collectifs, les traits de mœurs, etc. A considérer le visage de Noël parmi nous, et en premier lieu son visage urbain, il nous a paru opportun d'attirer l'attention sur une dégradation qui ferait, à peu près fatalement, tomber notre Noël intime dans le folklore. Celui-ci est un bien de la nation, ou du groupe ethnique, et d'ailleurs précieux ; sa valeur doit être jugée, dans son ordre propre, en fonction de la cité et de la culture. Le mystère liturgique, auquel appartient la célébration de la naissance de Jésus, est au contraire un bien inaliénable du royaume de Dieu.

Comme le folklore, la publicité est non seulement un fait mais une force active, dont l'effet sur les Noëls intimes, en particulier, ne saurait être abandonné à son propre poids. La publicité commerciale considère les moments liturgiques comme des « saisons » de vente. Elle constitue, par rapport à eux, une sorte d'excroissance parasitaire, dont la voracité tend à absorber, chez ceux qu'elle touche, cela même dont elle est le parasite. (Saint-Valentin, Saint-Patrick : quelle révélation psychologique dans le seul choix de ces deux saints !). Or, il n'y a pas de publicité sans suggestions et sans images émotives. Et c'est ici que les choses risquent de se gâter pour la conscience chrétienne. Car, pour être efficaces, les suggestions et les images doivent répondre au dénominateur commun de la clientèle. Si cette clientèle est très disparate, à tous égards, comme il arrive dans les grandes agglomérations urbaines, on voit ce qui se produit. L'évocation liturgique sous-jacente aux suggestions et aux images publicitaires rejette spontanément, comme un poids mort, ses caractères chrétiens les plus distinctifs. Ce qui reste alors n'a plus de nom que dans le folklore.

Bref, la question que nous nous sommes posée est celle-ci : Est-ce la liturgie de Noël qui, par sa force et sa plénitude propres, se répand saine-

ment en formes et en manifestations diverses jusque dans le foyer ? ou bien, le mystère liturgique étant faible, n'est-ce pas, du moins en partie, le folklore qui, lui, favorisé par la publicité, et du reste suffisamment vigoureux par lui-même, reproduit, à l'occasion de Noël, les manifestations et les formes de réjouissances qui répondent aux énergies émotives propres qu'il met en jeu ?

Est-il besoin d'ajouter que la réponse ici donnée à cette question ne prétend pas être exhaustive ? On ne peut tout dire en quelques pages sur un sujet qui demanderait un volume. Dans les limites où nous nous sommes tenus, il restait néanmoins place pour quelque lucidité. S'il nous est arrivé plus d'une fois de juger la situation actuelle, nos critiques elles-mêmes, dans les prolongements de notre pensée tout au moins, avaient une portée positive.

Ce numéro spécial est ainsi offert à tous ceux, clercs et laïcs, qu'un juste souci de la qualité de notre vie chrétienne avertit qu'il n'est pas encore temps de sommeiller.

A.

Encore ces vieux récits

Nous avons beaucoup de scrupules, sauf apparemment, ceux de la précision. Rien ne semble, en tout cas, plus volontiers lâché, abandonné au poids de l'habitude, que l'expression de notre conscience chrétienne. Il n'est que d'observer, à cet égard, la sorte d'équilibre que présente l'ensemble de nos gestes et attitudes rituels. Songe-t-on qu'ils nous composent un certain visage, à nos propres yeux comme aux yeux de « ceux du dehors », dont le comble de la naïveté serait de croire qu'il est indifférent ? Notre attitude individuelle et collective la plus spontanée paraît être l'agenouillement. Combien ont réfléchi au témoignage qu'une telle attitude rendait à leur conscience ? Le phénomène porte un indice de la qualité de notre religion.

* * *

Mais soyons discrets. Je n'ai d'ailleurs apporté cette observation que pour le bénéfice tout occasionnel de mon propos. Car, dès qu'on y regarde d'un peu près, on ne peut manquer d'être frappé par la corrélation des symptômes. L'expression parlée de notre conscience est encore plus lâchée que son expression plastique. Mais le mal est du même ordre. Si nous sommes sensibles, et souvent jusqu'à l'excès, à une certaine rectitude « morale », lourdement inclinée du côté des valeurs de la tempérance (boire, sexualité surtout), nous nous montrons, en revanche, habituellement fort peu soucieux de notre rectitude théologale, dans la foi, et plus encore peut-être, dans l'espérance, cette part la plus mal administrée de notre héritage baptismal.

A celui qui voudrait se rendre compte par lui-même, je recommanderais une observation attentive et soutenue de notre emploi courant des noms sous lesquels nous parlons de Dieu (où, le nom de Père ?), de Jésus (qui discernera jamais ses titres essentiels parmi la vague nomenclature où la plupart d'entre nous ne semblent aller puiser que pour varier le style ?), et de l'Esprit (au vrai, en parlons-nous beaucoup en dehors

des occasions où nous sommes commandés de l'extérieur ?). Un fait, en particulier, paraît extrêmement significatif. C'est que le nom de Jésus, employé seul, se maintienne avec peine dans l'usage spontané de notre langue religieuse. Le phénomène est obscur, tout chargé de réticences issues du subconscient, et par suite, très difficile à analyser. Mais, quoi qu'il en soit pour le moment des nuances, on voit comment il se produit, lorsqu'on fait attention à un détail à première vue sans portée. Autant, en effet, l'emploi du nom de Jésus, sans détermination ni qualification (« Jésus-Christ »), est relativement instable et rare dans la langue religieuse des adultes, autant ceux-ci, au contraire, le prodiguent sans embarras dans l'initiation enfantine. Croit-on qu'un tel renversement soit dû au hasard ?

Si l'on ne craignait de paraître simplifier outre mesure un phénomène de conscience en réalité très complexe, on fixerait la courbe d'évolution actuelle de notre langue théologale dans cette formule : le « Petit Jésus » pour les enfants et le « Bon Dieu » pour les « grandes personnes » (synonymes d'adultes ?). Je ne sais si quelqu'un a déjà réfléchi à la qualité de la maturité chrétienne qui pouvait généralement s'instaurer entre les deux extrémités de cette courbe, et ce qui paraît grave, en partie tout au moins aux dépens de son premier terme. Il serait facile de montrer que le phénomène dépasse de beaucoup les simples curiosités linguistiques. Il s'agit, en réalité, d'un immense et très sérieux fait de conscience, dont les particularités linguistiques qui viennent d'être signalées, ne sont précisément qu'un reflet. Ceux qui se sont penchés sur l'histoire du christianisme peuvent en apercevoir les véritables dimensions, dans les perspectives d'un passé maintenant lointain.

N'inquiétons cependant personne. Comme tout le monde, nous n'aimons pas trop que n'importe quel prospecteur de conscience vienne un jour pratiquer, sans pitié, les plus rudes sondages dans les replis de nos cœurs. Il ne faudrait pourtant pas non plus que nous nous fassions trop d'illusions, et que nous nous mettions à rechercher bêtement la tranquillité pour elle-même. Le risque le plus cruel, à la longue, et le plus

décevant, est le risque en pantoufles. Aussi bien la sollicitude pastorale est-elle autre chose que l'intérêt, déjà très digne, du psychologue pour son champ de recherche. Moins détaché, et plus actif, son amour, il me semble, n'a que de très humbles regards et d'infinies pitiés pour le mal dont nous souffrons.

* * *

Dois-je m'excuser d'un aussi long détour pour arriver à ces récits fort connus que sont, dans nos évangiles, la naissance de Jésus et les quelques événements qui l'ont entourée, tellement discrets, avec si peu de prétention à secouer l'éternelle torpeur des hommes ? C'est évidemment que j'ai vu un lien entre notre usage du nom de Jésus, comme témoin d'une certaine qualité de conscience théologale chrétienne, notre lecture courante du cycle de l'enfance de Jésus dans les évangiles et, d'une manière générale, notre interprétation du mystère de Noël. Comme on pouvait s'y attendre, il y a, en effet, corrélation entre ces trois lignes de manifestation spontanée de notre conscience profonde, et une corrélation si étroite qu'il m'a paru difficile d'évoquer ici de nouveau les vieux récits de Matthieu et de Luc en feignant d'ignorer le reste.

Concrètement, notre lecture des récits évangéliques de la naissance et la signification que nous donnons à Noël sont inséparables, en nous, de la représentation que nous nous faisons de la personne de Jésus. Or, à en juger par l'usage de notre langue théologale courante, il faut bien reconnaître que cette représentation, non seulement demeure très vague mais tend comme à se dissoudre, avec l'âge, dans cette sorte de réceptacle de la divinité que les « grandes personnes » appellent le « Bon Dieu ». D'une manière assez paradoxale, il arrive ainsi que ce sont les enfants, à qui l'on donne l'initiation religieuse et à qui, en particulier, on se plaît à présenter le mystère de Noël, qui bénéficient du contact le plus pur et le plus direct avec la personne de Jésus. Mais, justement, ce contact est à la mesure de leur âge et Jésus est, en réalité, pour eux, le « Petit Jésus ». Il est clair qu'un enfant ne peut en rester là. Ce qui se produira alors, dans

son évolution, dépendra de beaucoup de facteurs, trop nombreux et trop complexes pour que je puisse songer même à les mentionner ici.

Un fait, cependant, me semble certain, assez simple d'ailleurs pour qu'il me soit permis de le suggérer brièvement. Il y a danger, en effet, que l'expérience religieuse de l'enfance, passant dans la conscience à son premier éveil sous le signe du « Petit Jésus », suive la voie d'autres expériences enfantines et, sans qu'on s'en rende compte, soit « réduite » par diverses expériences de la maturité, parfois d'ordre religieux mais le plus souvent d'un autre ordre, qui la font peu à peu apparaître, non seulement comme enfantine mais comme puérile, jusqu'à ce que bientôt peut-être, dans l'incertitude de la conscience, elle n'ose même plus se produire en surface. Comme, d'autre part, rien ne se perd, c'est le subconscient qui la recueille. De là, semble-t-il, bien des réticences d'âge mûr sur le nom de Jésus, y compris de « curieuses » particularités de notre langue théologale familière ; bien des silences aussi et bien des substitutions, en apparence banals, pour ne rien dire, hélas ! des causes lointaines de francs échecs d'une « première éducation religieuse très soignée ».

* * *

Une lecture des récits évangéliques de l'enfance et une interprétation du mystère de Noël qui oscillent toutes deux entre « Le Petit Jésus est venu au monde à Bethléem dans une étable » et « Le Bon Dieu s'est fait homme pour nous arracher à l'esclavage de Satan », ou autres formules du même type : est-ce tout à fait ce qu'il faut à notre espérance et à notre foi, pour qu'elles parviennent, avant qu'il ne soit trop tard, à cette intelligence d'elles-mêmes sans quoi c'est toute la conscience religieuse qui peu à peu se dégrade dans la convention et l'habitude, et au delà, dans tous les abus du sacré, la superstition et la magie ? Mettons que l'essentiel demeure sauf. Nos tranquillités distraites, et souvent pharisaïques, sont-elles justifiées pour autant ? N'avons-nous plus rien à demander, non plus, à ceux qui furent les premiers et les plus purs témoins de l'évangile ?

On ne remarque pas assez, en général, que les récits de Matthieu et de Luc sont apparus, dans la tradition évangélique, en sens inverse de l'ordre suivant lequel nous les lisons dans les textes et que l'initiation religieuse de notre enfance nous a rendu si familier. L'évangile fut d'abord, en effet, un « message » porté, de la part de Dieu, à la connaissance publique, beaucoup plus qu'une « histoire » qu'on se serait racontée les uns aux autres entre disciples et amis, comme pour perpétuer, dans ce cercle restreint, l'enseignement et le souvenir d'un maître disparu. C'est à ce caractère primitif de « message », du reste, que l'évangile a été redevable, à l'origine, d'une bonne partie de sa puissance de choc et de pénétration. Il est douteux qu'une « histoire », si merveilleuse qu'elle puisse nous paraître à distance, eût jamais réussi à se frayer une voie aussi dramatique et bouleversante parmi les hommes.

Quoi qu'il en soit, l'évangile fut, dès la première heure, et de mieux en mieux dans la suite, compris de fait comme un message. Ce message, réduit à l'essentiel, proclamait un événement, invitait à l'accueillir dans l'espérance et la foi, comme la suprême révélation de la bienveillance de Dieu à l'égard des hommes et le dernier accomplissement d'un dessein, dont la manifestation la plus ancienne avait été cette faveur même dans laquelle la création tout entière baigne depuis le commencement : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : c'était très bon » (*Genèse*, 1, 31).

Lorsque la circonstance l'exigeait, cela d'ailleurs pouvait se dire en quelques phrases comme celles-ci, que j'emprunte au premier discours de Pierre à Jérusalem : « Israélites, écoutez ces paroles. Jésus de Nazareth, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, prodiges et signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, ainsi que vous le savez vous-mêmes, cet homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix par la main des païens, mais Dieu l'a ressuscité..., nous en sommes témoins. Et maintenant, exalté par la puissance de Dieu (allusion au retour de Jésus auprès de son Père), il a reçu du Père

l'Esprit-Saint, objet de la promesse, et il l'a répandu. C'est là ce que vous voyez et entendez... Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ (Messie), ce Jésus que vous, vous avez crucifié... Repentez-vous, et que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus (le) Christ pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit. Car c'est pour vous qu'est la promesse (du don de l'Esprit), ainsi que pour vos descendants, et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera » (*Actes*, 2, 22-39).

Dans la perspective où nous sommes placés, le trait le plus remarquable de ce discours, véritable substance du message évangélique, ce sont assurément les limites dans lesquelles il s'est spontanément enfermé. Pierre ne prend pas son point de départ de Bethléem, et donc de la naissance de Jésus, mais de Nazareth, c'est-à-dire, du moment où Jésus, quittant son village, est allé trouver Jean pour être baptisé par lui dans le Jourdain. De là, à travers une rapide allusion aux « signes » sur lesquels Jésus a appuyé sa parole, la pensée se porte tout droit vers les événements de la fin : mort (pour la rémission des péchés), mais surtout résurrection, exaltation de Jésus auprès de Dieu (le Père, toujours), et don de l'Esprit à tous ceux qui croient, en accomplissement de la promesse, en achèvement de tous les signes antérieurs de bienveillance, et comme en anticipation d'une vie nouvelle auprès de Dieu, à l'exemple de Jésus lui-même [1].

Or, ces limites ne sont pas accidentelles au discours de Pierre : elles font partie de l'intelligence la plus profonde que les premiers témoins ont eue de l'événement évangélique. Elles touchent, en effet, aux « temps » et aux « moments » suivant lesquels ils avaient vu s'accomplir

1. L'évangile est « vie », en ce sens, et non « mort ». C'est une « bonne nouvelle » : le croirait-on ? — O vous qui vous interrogez sur la vie, croyez à la « bonne nouvelle », « car la vie s'est manifestée — nous l'avons vue, nous en rendons témoignage — et nous vous annonçons cette vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous est apparue. Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous. Quant à nous, la communion (de notre pensée et de notre espérance) est avec le Père et avec le Fils, Jésus (le) Christ. Tout ceci, nous vous l'écrivons pour que votre joie soit complète » (1 *Jean*, 1, 2-4).

le dessein de Dieu. Aussi bien n'est-on pas étonné de constater, après cela, qu'elles coïncident exactement avec les limites des évangiles écrits : la prophétie de Jean et le baptême de Jésus, d'un côté, la mort et la résurrection, de l'autre, avec, en perspective prochaine, l'annonce du retour auprès du Père et du don de l'Esprit. Le fait est clair pour le deuxième et le quatrième évangiles, *Marc* et *Jean*. Les deux autres, *Matthieu* et *Luc*, n'offrent qu'une exception apparente. Car l'analyse interne n'est pas embarrassée de montrer, et tous les théologiens compétents admettent, que les récits de l'enfance qui, dans *Matthieu* et *Luc*, précèdent l'inauguration de l'évangile, n'ont pas fait partie du « message » évangélique primitif. Ils constituent justement une « histoire », ajoutée par deux des évangélistes comme en avant-propos à l'évangile proprement dit, et conçue ainsi beaucoup moins pour l'« annonce » publique que pour la « lecture » privée. La tradition primitive pouvait d'ailleurs d'autant moins hésiter là-dessus qu'elle avait recueilli, de Jésus lui-même, une déclaration parfaitement nette : « Jusqu'à Jean, ce furent la Loi et les Prophètes ; depuis lors est annoncée la bonne nouvelle du royaume de Dieu » (*Luc*, 16, 16). L'essentiel se trouvait par là fixé et tous les éléments fondamentaux de l'évangile prenaient leur équilibre permanent les uns par rapport aux autres.

Ces faits, on le comprend, ne sont pas sans portée sur le sens réel des récits de l'enfance dans *Matthieu* et dans *Luc*. Il faut d'abord souligner que la tradition primitive est allée de l'« évangile » (message) aux récits de l'enfance (histoire), de « Jésus de Nazareth » à Jésus de Bethléem, de cet « homme », comme s'exprimait Pierre, que Dieu a accrédité par les « signes » qu'il lui a donné d'accomplir, avant de le retirer de la mort et de l'« exalter » auprès de lui dans sa propre gloire au titre de Christ et de Seigneur, à cet « enfant » dont Luc et Matthieu se sont plu à révéler la naissance merveilleuse comme un pressentiment de ce qu'il serait un jour, pressentiment dramatique chez celui-ci, très apaisé au contraire chez celui-là. Il est aisé de remarquer ensuite que, sauf un certain nombre de cas d'adultes venant à la foi, nous suivons une marche

inverse : nous allons, si l'on veut, de Jésus de Bethléem à « Jésus de Nazareth ». Il n'y a à cela, évidemment, aucune objection de principe. D'un point de vue pédagogique et pastoral, cependant, on est bien forcé de reconnaître le fait que beaucoup de ceux qui, dans leur enfance, sont partis de Jésus de Bethléem ne sont pas arrivés à Jésus de Nazareth, « Christ et Seigneur », ce qui est l'essence même de l'évangile, mais au « Bon Dieu », ce qui, dans l'espérance et la foi vécues, n'est pas tout à fait la même chose, quand ils ne sont pas encore plus simplement restés en route, déçus, démunis, sourdement amers d'être réduits à porter, par convention, le masque d'une « morale » vidée de sa substance théologale profonde.

Avec quelle tristesse on écrit ces choses ! Car, sous cette dilution de la personne de Jésus dans un vague sentiment de la « divinité », il s'agit de rien moins que de la qualité distinctive du christianisme, qui est aussi bien la qualité distinctive de l'évangile lui-même. Se peut-il que nous nous leurrions à ce point ? Pour nous rassurer, les heureux et les paisibles nous rappelleront sans doute (comme si nous pouvions l'oublier !) que le nom de Jésus se conserve tout de même dans notre usage courant du composé « Jésus-Christ ». Je m'en voudrais de paraître obstinément sombre, mais une assez longue observation de ces choses m'a rendu inapte aux consolations faciles. Certes, il reste là une valeur chrétienne positive, que je suis loin de sousestimer. Mais ce que nous gagnons d'un côté, ne le perdons-nous pas de l'autre ? « Jésus » est un nom ; « Christ », qui veut dire messie, consacré par une onction, et qui évoque tout le dessein de Dieu tel qu'il s'est révélé dans les temps anciens, est un titre. Le composé « Jésus-Christ » est un nom pur et simple (noter, dans l'orthographe, le trait d'union), dans lequel une bonne partie sinon toute la force du titre messianique se trouve perdue. La complète indifférence avec laquelle la langue théologale courante interchange le nom de « Jésus-Christ » pour un autre, cueilli au hasard, pour le balancement de la phrase, ou pour suivre « sa dévotion », suffit à enlever toute illusion sur ce point. Or, le titre de Christ, avec celui de Seigneur, ou

Fils de Dieu, dont il est inséparable, ne traduit rien moins que la substance du message évangélique.

En ce qui concerne les récits de l'enfance et le mystère liturgique de Noël, pris comme premier point d'attache individuel et collectif à la personne de Jésus, il va sans dire, néanmoins, que je ne considère nullement comme fatale la pente vers la dilution dont je viens de signaler le péril. Seulement, il faut y mettre les conditions. Elles sont indiquées, il me semble, encore une fois par la tradition primitive. Celle-ci, on s'en souvient, est allée de « Jésus de Nazareth » aux souvenirs de son enfance, et en particulier, à ceux de sa naissance à Bethléem, « ville de David ». C'est le signe d'un ordre et d'un équilibre de pensée. Il est évident, en effet, que c'est le « message » évangélique qui, à l'origine, a donné sa signification à l'« histoire » de l'enfance. On a compris l'« histoire » par le « message ». Par rapport à l'ensemble, elle occupait une position subordonnée.

Or, cette tradition d'intelligence de l'évangile est permanente. C'est dire que le succès éventuel d'une initiation religieuse qui commencera par Jésus enfant (récits du cycle de Bethléem et mystère de Noël), dépendra, en fait, de la vigueur et de la plénitude avec lesquelles le « message » évangélique proprement dit sera présenté et transmis ultérieurement. Les pertes subies ou les gains réalisés en cours de route seront, en définitive, proportionnels à la qualité de cette transmission. Peut-être est-ce maintenant l'évidence même. Je me garderai en tout cas d'insister, encore que, sans doute, l'application du principe, soumise aux contingences des individus, des habitudes collectives et des institutions, aille beaucoup moins de soi qu'il ne peut paraître à première vue. On ne peut pas non plus ne pas tenir compte d'un important facteur psychologique. C'est que les récits évangéliques du cycle de la naissance, et Noël qui les reflète dans la liturgie, sont loin d'être aussi accessibles à l'enfant qu'on ne semble souvent le penser, de confiance d'ailleurs plutôt qu'ensuite d'une expérimentation et d'une réflexion sérieuses sur le sujet. Les récits de *Luc* et de *Matthieu* sont très « adultes », tout comme, du reste,

l'évangile même qu'ils prolongent du côté de ses préparations parmi les hommes. Bien sûr, l'enfant reconnaît l'enfant. Mais, au delà, il y a un sens, dans lequel il est difficile d'entrer sans une expérience personnelle de la vie, sans une certaine conscience du mal, et même, sans une vision au moins élémentaire du destin total de l'humanité. Sommes-nous si certains que Dieu, Père, ne soit pas, en fait, plus naturellement proche de la conscience enfantine que Jésus enfant ?

Enfin, pour que l'équilibre de l'ensemble de l'évangile soit maintenu, il est nécessaire que le cycle de l'enfance de Jésus conserve, par rapport au « message » proprement dit, le sens prophétique que la tradition primitive lui a donné, comme il est nécessaire, du point de vue liturgique, que Noël (célébré à date fixe, quel que soit le jour de la semaine) garde un sens prophétique analogue par rapport à Pâques, à la Pentecôte et à tout le cycle dominical. A cet égard, il suffira, je crois, d'attirer l'attention sur le parallélisme constant des récits de l'enfance de Jésus et des récits de l'enfance de Jean, le Précurseur, dans le troisième évangile. Il n'est pas douteux que Luc ait compris les uns et les autres comme un dernier pressentiment de l'évangile, en cercle restreint, avant que la prophétie de Jean lui-même, quelque trente ans plus tard, entendue de tout le peuple, n'apporte les dernières dispositions au « message » de Jésus. S'étonnera-t-on de voir préciser, ensuite, que la prophétie de Jean a même laissé, en fait, dans la tradition évangélique primitive, une trace beaucoup plus étendue et plus profonde que les souvenirs de la naissance et de l'enfance de Jésus, retenus par Matthieu et Luc seuls ? Rien, cependant, n'était plus normal. Mais sans doute savons-nous moins bien qu'on ne l'a su un jour, que c'est le « message » qui explique ici l'« histoire », l'« évangile » proprement dit qui donne leur sens aux pressentiments prophétiques dont fut entourée la naissance de Jésus, le double titre de Christ et de Seigneur qui a comme attiré à soi les souvenirs qui nous sont restés sur l'enfant de Bethléem. Devant la situation faite à la personne de Jésus dans notre conscience théologale, il ne m'a pas semblé inopportun de rappeler le sens durable de la tradition évangélique.

Lorsque les ventes seront faites, que le Père Noël sera enfin venu et heureusement reparti, que les arbres s'allumeront une fois de plus et que les chants se répandront jusque sur les places, l'espoir réel sera mesuré, comme toujours, par une certaine qualité de notre foi. Pour être à l'abri, il ne suffit pas de se sentir en sécurité.

Ottawa. Jean-Paul Audet

Noël au fil du temps

Noël a déjà plus de seize siècles d'histoire. A-t-il échappé entièrement à l'usure du temps ? Son visage actuel reproduit-il les traits fondamentaux de son visage primitif ? Posons la question plus directement : notre Noël est-il encore d'abord et avant tout une fête liturgique : la célébration du mystère de la naissance du Sauveur ?

D'autres articles de ce numéro spécial étudient le visage parfois équivoque de notre Noël intime. Celui-ci se propose d'évoquer, très brièvement du reste, les traits les plus saillants du Noël ancien.

Un regard rapide sur les origines de la Nativité et sur les grandes étapes de son développement au cours de l'histoire nous aidera peut-être à mieux saisir le sens véritable de cette fête qui risque, aujourd'hui, d'être compromis par de multiples influences plus ou moins étrangères à la liturgie, en particulier celles du folklore et de la publicité. A regarder les choses avec un certain recul, on distingue mieux le principal de l'accessoire et la hiérarchie des valeurs s'établit d'elle-même.

* * *

Noël est une fête plutôt tardive, puisqu'elle n'apparaît pas, dans les documents historiques que nous possédons, avant la première moitié du IVe siècle. Nous savons qu'une fête de la naissance du Sauveur est célébrée à Rome, à la date du 25 décembre, vers l'an 336. D'autre part, un calendrier liturgique (*De pascha computus*) daté de 243, ne contient pas la fête. On en conclut que l'origine de la Nativité romaine se situe entre ces deux dates, et sans doute, plus près de la première que de la seconde.

Il existait également en certaines Eglises d'Orient, vers la même époque ou même un peu plus tôt, une fête similaire commémorant la manifestation du Verbe dans la chair, ou son incarnation. Elle portait un autre nom : Epiphanie, et avait lieu le 6 janvier [1].

---

1. Certains documents révèlent également l'existence, en Gaule, d'une fête de l'Epiphanie à la Noël romaine, et qui aurait eu pour objet de célébrer la naissance du Sauveur.

De Rome, la fête du 25 décembre passa en Orient, d'abord à Antioche puis à Jérusalem. Le passage ne se fit pas sans difficulté ; il ne fallut pas moins que le prestige et l'éloquence d'un saint Jérôme et d'un saint Jean Chrysostome pour convaincre les orientaux de commémorer la naissance du Christ le 25 décembre plutôt que le 6 janvier [1].

Par suite de l'introduction de la Noël romaine, l'Epiphanie orientale subit une transformation ; elle devint presque exclusivement la fête du baptême de Jésus. Quant à l'Epiphanie occidentale, son origine est beaucoup plus complexe que certains historiens ne l'ont d'abord prétendu. Comment, en effet, ne serait-elle qu'une copie de l'Epiphanie orientale alors qu'elle diffère de celle-ci dans son objet même ? L'Epiphanie occidentale a toujours été d'abord la commémoraison de l'adoration des Mages ; des thèmes secondaires, il est vrai, sont venus s'y ajouter dans la suite (noces de Cana et baptême de Jésus), mais sans enlever au premier sa primauté. D'où vient alors la fête du 6 janvier dans l'Eglise latine ? Les historiens de la liturgie n'ont pas encore réussi à éclaircir le problème. Mais revenons à la Nativité.

L'hésitation entre les Eglises d'Orient et d'Occident sur la date de la Nativité nous force à reconnaître qu'il n'existait pas de tradition fixe sur la date de la naissance de Jésus, au moment où la fête s'est introduite dans la liturgie. Tous les historiens admettent cette absence. A ceux qui pourraient s'en scandaliser, faisons remarquer que cette négligence, si déplorable pour notre esprit moderne, manifeste simplement un autre état de conscience que le nôtre. La tradition primitive s'est centrée sur l'essentiel du message chrétien : la mort et la résurrection de Jésus, son exaltation à la droite du Père, la reconnaissance de ses titres de Messie et de Seigneur, l'envoi de l'Esprit-Saint, premier don messianique qui appelle et garantit tous les autres. En outre, la foi des premiers chrétiens s'attachait beaucoup plus au sens profond des événements de la vie de Jésus qu'au détail de leur histoire.

1. La résistance dans les Eglises d'Arménie et de Mésopotamie se prolongea jusqu'au XIVe siècle.

En l'absence d'une tradition sur la date de la naissance de Jésus, le problème se pose alors de savoir les raisons qui ont déterminé le choix du 25 décembre en Occident et du 6 janvier en Orient pour célébrer la Nativité. La réponse possible ou vraisemblable peut nous éclairer sur le sens de la fête primitive.

Nous tombons ici dans le domaine des hypothèses ; elles sont fréquentes et nécessaires en histoire. L'explication adoptée par Dom B. Botte semble la plus plausible [1]. Il existait à Rome, au IIe siècle, une fête païenne de la naissance du Soleil (*Natalis solis invicti*). Elle était célébrée avec pompe au solstice d'hiver, le 25 décembre. Le faste de ces solennités païennes n'était pas sans attrait pour les chrétiens, surtout pour les nouveaux convertis du paganisme qui restaient attachés à leurs anciennes croyances. D'autre part, pour les chrétiens, le véritable soleil qui donne la lumière et la vie, n'est-ce pas le Christ qui s'est dit lui-même « la Lumière du monde et la Vie » ? L'Ecriture n'avait-elle pas fait le rapprochement entre Dieu et le soleil (*Ps.*, 18, 5-6), « Là, il posa une tente pour le soleil, et lui, il est comme un fiancé quittant son pavillon », et (*Malachie*, 4, 2), « Mais pour vous qui craignez mon Nom, le soleil de justice brillera » ? S. Justin, S. Irénée et Tertullien appliquent le premier texte au Christ ; Clément d'Alexandrie, S. Hippolyte, Origène et S. Cyprien font la même application pour le second. Si bien que « Soleil de justice » (*Sol justitiæ*) était déjà une formule courante, dans la première littérature chrétienne, pour désigner le Christ. Pour l'Eglise qui avait alors à lutter contre le paganisme et ses séductions, il ne suffisait pas de prêcher une doctrine ; cette doctrine devait pénétrer dans les mœurs et la vie sociale. L'institution d'une fête liturgique rivalisant avec la fête païenne (*Natalis solis invicti*), s'imposait pour ainsi dire.

Il n'y a pas lieu de s'en scandaliser ; le christianisme s'est incarné dans un monde qui avait ses croyances et ses institutions. Une politique de destruction eût été bien peu efficace. Il s'agissait donc de transformer, de « christianiser ».

1. *Les origines de la Noël et de l'Epiphanie*, Louvain, 1932.

Une influence similaire aurait déterminé le choix du 6 janvier en Orient. Un texte de S. Epiphane nous révèle l'existence de solennités païennes dans la nuit du 5 au 6 janvier. Après avoir décrit le déroulement de la fête l'auteur ajoute : « Et quand on leur demande ce qu'est ce mystère, ils répondent : Aujourd'hui, à cette heure, Koré, c'est-à-dire la Vierge, a enfanté l'Aïon » [1]. Cette fête avait lieu la nuit même de la naissance du Christ. S. Epiphane, qui ne craint pas de faire le rapprochement entre cette solennité païenne et la Nativité, voit dans cette croyance un aveu implicite de la vérité chrétienne et accuse les prêtres païens de vouloir maintenir le peuple dans l'ignorance.

Ces fêtes païennes ont vraisemblablement influencé le choix des dates de la Noël à Rome et en Orient ; ne peut-on pas dire encore qu'elles ont inspiré, dans une certaine mesure, l'institution de la fête elle-même ? D'autres phénomènes religieux, cependant, à l'intérieur même du christianisme, ont été aussi à l'origine de la Nativité. Les IIIe et IVe siècles sont les siècles des discussions et des grands dogmes christologiques. L'Eglise sent le besoin de raffermir sa foi, en particulier, sur la nature humaine du Christ, alors mise en question. Il est indéniable que dans l'intention de l'Eglise, Noël et l'Epiphanie devaient contribuer à diffuser et à consolider dans le peuple chrétien la foi aux dogmes de Nicée.

Il faut noter, en outre, l'intérêt que la conscience populaire portait aux mystères de l'Enfance. Nous en avons une preuve irrécusable dans ce foisonnement d'écrits apocryphes qui racontent mille et une merveilles sur la naissance et la vie cachée de Jésus.

Ces trois facteurs conjugués : psychologie populaire, nécessité de raffermir la foi en l'Incarnation et de neutraliser l'influence des solennités païennes, suffisent à expliquer, me semble-t-il, l'institution de la fête de la Nativité au début du IVe siècle, et l'importance qu'elle s'est rapidement acquise dans le cycle liturgique. Noël marquera très tôt l'ouver-

1. Cité par Dom Botte, *op. cit.*, p. 69.

ture de l'année liturgique, et nous savons qu'aux environs de l'an 500, à Rome, la messe de la Nativité sera célébrée la nuit tout comme celle de Pâques. Quant à l'usage des trois messes, il apparaît également très tôt dans l'Eglise de Rome (VIe siècle) ; à Jérusalem, où vraisemblablement il a pris naissance, il existait déjà au temps du pèlerinage d'Ethérie, soit au début du Ve siècle.

* * *

Les motifs qui ont influencé l'institution de la Nativité, nous en disent déjà beaucoup sur sa signification originelle. C'est la fête qui commémore la naissance du Messie annoncé par les prophètes, du Sauveur du monde, du Roi de l'univers, du Verbe manifesté dans la chair humaine, de la Source de toute lumière et de toute vie. Si les limites de cet article nous le permettaient, nous analyserions ici les textes liturgiques anciens qui expriment admirablement cette conception. Le lecteur pourra retrouver, du reste, bon nombre de ces textes dans notre liturgie actuelle du cycle de Noël. Ils recèlent une intelligence du mystère de la Nativité sans doute beaucoup plus profonde que celle suggérée par la candeur « enfantine » de nos crèches.

Il faut encore remarquer que, dans les perspectives primitives, Noël n'était que la première étape vers Pâques, centre de l'année liturgique. Cette liaison entre les deux fêtes, si bien mise en lumière dans la littérature patristique, se retrouve dans l'art médiéval. Des scènes de la Nativité, antérieures à 1145 selon E. Mâle [1], représentent Jésus, non pas couché dans une mangeoire, mais déposé sur un autel d'où sort le bois de la croix [2]. On voit immédiatement le rapprochement symbolique.

La préférence que notre conscience chrétienne actuelle accorde à Noël marque-t-elle un progrès ou un recul dans l'intelligence du mystère de la Nativité ? La réponse, hélas ! ne fait pas de doute. Ce transfert

1. *L'Art religieux du XIIe siècle en France*, Paris, 1947, pp. 107 ss.

2. Cette présentation de la Nativité apparaît encore dans plusieurs œuvres du XIIIe siècle, notamment : bas-relief de Laon, vitrail de Tours (chapelle centrale de l'abside), vitrail de Sens (chœur), vitrail de Lyon, vitrail de Chartres, etc. Cf. E. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, Paris, 1948, pp. 188-189.

d'une primauté qui revient en droit à Pâques, est l'indice d'une foi obscurcie. Si « le petit Enfant Jésus de la crèche » a remplacé le Christ du matin de Pâques, c'est que nous comprenons mal Noël et Pâques.

* * *

Au IXe siècle, un élément nouveau s'introduit dans la liturgie : le *trope*, sorte de chant alterné paraphrasant le texte biblique. C'était le prolongement de cette coutume déjà vieille, de distribuer le texte sacré, dans les offices, en autant de voix que le récit comportait de personnages. Mais l'aspect nouveau réside dans la liberté prise à l'égard du texte biblique lui-même.

Le *trope* de l'*introït* de la messe de Pâques fut le premier à prendre place dans la liturgie et servit de modèle à tous les autres. Dans sa formule la plus simple, il s'énonçait de la façon suivante : un premier chœur entonnait : *Quem quœritis in sepulchro, o Christicolœ* ? (Qui cherchez-vous dans le tombeau, ô adoratrices du Christ ?). Un second chœur faisant face au premier, répondait : *Jesum Nazarenum crucifixum, o Cœlicolœ* (Jésus de Nazareth, le crucifié, ô habitants du ciel). Le premier reprenait : *Non est hic. Surrexit, sicut prœdixerat. Ite nuntiate quia surrexit de sepulchro* (Il n'est point ici, il est ressuscité, comme il l'avait prédit. Allez et annoncez qu'il est ressuscité du tombeau).

On composa des tropes pour chaque grande fête liturgique ; Noël eut le sien calqué sur celui de Pâques : *Quem quœritis in prœsepe, pastores, dicite* (Qui cherchez-vous dans la crèche, bergers, dites-le). Les bergers de répondre : « Le Sauveur, qui est Christ, notre Seigneur, l'enfant enveloppé de langes, selon la parole des anges ». Le chœur des clercs reprend : « Voici le petit enfant avec sa mère ». Les bergers entonnent alors le chant : « Aujourd'hui est né dans la cité de David le Sauveur qui est Christ, notre Seigneur ».

Bientôt on fit une mise en scène pour l'exécution du trope : on aménagea dans l'église un sépulcre ou une crèche selon le cas ; des clercs et des enfants de chœurs jouaient les personnages du mystère com-

mémoré. Pour l'exécution du trope de Noël notamment, un enfant de chœur, vêtu de l'aube et coiffé de l'amict, prenait place dans le chemin de ronde au-dessus de la nef et entonnait l'antienne : « Ne craignez rien, car voici que je vous annonce une grande joie... » Le chœur chantait le *Gloria in excelsis Deo* pendant que des figurants, représentant les bergers, s'avançaient vers la crèche. Deux clercs, déguisés en sages-femmes, leur posaient alors la question : « Qui cherchez-vous dans la crèche, pasteurs, dites-le-nous ? ». Suivait l'échange du dialogue. Le drame se terminait par le chant du *Te Deum.*

Aussi longtemps qu'on se contenta de ne mettre en scène que les récits évangéliques, tout allait bien. Mais l'imagination et le goût dramatique des clercs et du peuple n'en restèrent pas là. D'abord, la mise en scène devint de plus en plus réaliste, au point d'inquiéter les autorités ecclésiastiques, qui durent intervenir maintes fois pour recommander la sobriété ; puis, c'est chez les Apocryphes surtout, dans le cas de la Nativité, qu'on allait chercher une inspiration complémentaire. Ainsi plusieurs témoins, selon ces récits populaires, ont assisté à la naissance « discrète » du Sauveur : le bœuf et l'âne, des sages-femmes... Il y eut encore, cela va de soi, la visite de la grand'mère Anne et de ses deux filles : Marie Jacobi et Marie Salomé. La pureté et la simplicité des récits évangéliques en étaient du coup compromises.

Les marches de l'autel n'offrant plus suffisamment d'espace, le drame liturgique se déroula dans la nef, puis sur le porche de l'église, et finalement dans les couvents, les monastères et les écoles de clercs. Il commença alors à se développer pour lui-même, plus ou moins en marge de la liturgie, bien que sous l'initiative et la surveillance du clergé, qui voyait dans ce théâtre religieux un moyen efficace de catéchèse adaptée à la mentalité de l'époque.

Les drames liturgiques ou semi-liturgiques se multiplièrent : adoration des Mages, massacre des saints Innocents, etc. La réunion de ces différents jeux forma le *Mystère de la Nativité*, vaste composition se jouant sur la place publique pendant l'octave de Noël. — Mais que

devenait à ce moment la liturgie traditionnelle de l'Eglise ? Son intérêt dramatique ne pouvait certes pas rivaliser avec ces gigantesques jeux devenus si populaires. Le rejeton avait pour ainsi dire détrôné la mère. Son règne, cependant, fut de courte durée. Cela même qui avait fait le succès du théâtre religieux médiéval : réalisme outré, décors fantastiques, mélange de sérieux et de bouffonneries, devait amener sa disparition. « C'est pourquoi, lorsque cette pompe du vêtement et du décor aura atteint son maximum d'intensité, ce théâtre d'immoralités et de grossièretés devra sombrer sous les attaques des protestants, des catholiques clairvoyants et sous le mépris de ceux qui, au XVIe siècle, rêvent déjà d'un théâtre plus élevé, renouant la tradition des grandes tragédies helléniques » [1]. Mais le mal était fait. Cette tumeur gigantesque avait contribué à une rupture psychologique profonde entre la liturgie authentique et le peuple chrétien. Avons-nous tout à fait réussi depuis à effectuer le raccordement ?

Le moyen âge a connu aussi un Noël au foyer, extension du drame liturgique. On aimait reproduire sous des formes variées et libres, ce qu'on avait vu et goûté à l'église. Le père ouvrait les réjouissances familiales par l'antienne *Hodie Christus natus est.* Suivaient des chants et des hymnes empruntés soit au répertoire liturgique, soit au folklore de l'époque ; des danses religieuses exécutées en rondes autour d'une table bien garnie ; des échanges de cadeaux et de souhaits. Ajoutez à cela la décoration des maisons et des villages avec des flambeaux et des arbres (d'usage très ancien en christianisme), et vous aurez une petite idée de l'atmosphère de ces réjouissances familiales qui pouvaient durer plusieurs jours.

* * *

Si le Noël sur la place a disparu, le Noël au foyer s'est transmis jusqu'à nous avec son cortège varié de traditions et d'éléments folkloriques. Ne faut-il pas regretter, cependant, qu'il soit devenu presque ex-

1. G. Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au moyen âge.* Paris, 1926, p. 276.

clusivement la fête des enfants, surtout depuis la création de ce personnage ingénu et trompeur qu'est le « père Noël » ? Pour demeurer chrétien, notre Noël intime doit recouvrer ses liens originels et nécessaires avec la liturgie ; sinon il risque, croyons-nous, de n'être plus à la longue, qu'une fête populaire assimilable à la Saint-Jean-Baptiste, à l'*Halloween*, ou quelque autre manifestation du genre.

Ce regard beaucoup trop rapide sur Noël au fil du temps, en dégageant quelques lignes essentielles de la fête, nous invite à certaines mises en garde contre un Noël qui fonderait sa popularité sur des éléments secondaires et de peu de valeur aux yeux de la foi. Il faut bien se dire que les crèches, qui prennent parfois tant de place dans nos églises, ne sont pas une expression adéquate du mystère de la Nativité. On y gagnerait, certes, à les simplifier et à leur donner un symbolisme davantage en accord avec les textes liturgiques. Quant aux manifestations sociales et aux réjouissances familiales qui accompagnent la fête de Noël, elles n'ont de sens véritable que dans la mesure où elles sont le prolongement d'une liturgie comprise et vécue.

Montréal Vincent Harvey

Noël chanté

Fête de joie, Noël est aussi fête chantée. Aucune autre fête, sans doute, n'a, pour s'exprimer, autant de musique et de chant. A l'église, cela va de soi, mais au foyer aussi. D'autant que le foyer maintenant a ses antennes toujours ouvertes sur le monde extérieur, et que déjà bien avant Noël, radio et télévision auront saturé nos oreilles d'harmonies et nous auront imposé, à notre insu, une certaine conception de la fête. Nous ferons nous-mêmes tourner les disques de saison. Les enfants chantonneront les airs appris à l'école, les parents auront les oreilles bourdonnantes des chants exécutés par leurs petits à la séance de Noël. Puis, hors du cadre strict du foyer, mais encore pénétrant nos Noëls intimes, il y aura tous ces airs qui scanderont nos repas pris au restaurant, qui envahiront les magasins où nous ferons nos emplettes. Et nous accueillerons tout cela, ou nous le tolérerons, sans crier grâce, car Noël est fête chantée.

On nous fera entendre de tout : depuis les airs populaires *(White Christmas, Jingle Bells...)*, en passant par des chants à caractère religieux, toujours les mêmes *(Silent Night, Adeste fideles, Minuit chrétiens)* — ah ! combien de fois répété ! — jusqu'aux beaux Noëls anciens, français et allemands, et aux madrigaux anglais. Pour nos moments plus recueillis, avec un peu de chance, nous aurons la contribution de Bach *(Oratorio de Noël)*, Haendel *(Le Messie)* ou Berlioz *(L'enfance du Christ)*.

De cet ensemble incohérent, quelque chose déteindra sur nous, et la fête prendra dans nos esprits une couleur propre. Le champ est cependant si vaste qu'il nous faut, dès d'abord, renoncer à l'explorer, sous peine de rester dans le vague. Que servirait-il de glaner, ici et là, quelques éléments et de nous demander ce qu'ils apportent à l'atmosphère de la fête ? Forcé de restreindre le champ de notre enquête, nous avons pensé qu'une analyse sommaire du genre dit cantique de Noël, ou Noël tout court, pourrait jeter un peu de lumière sur le problème que nous

posons. Car le cantique de Noël joue encore un certain rôle dans nos Noëls intimes. Là du moins où l'on chante encore, où l'on sait encore chanter, il aura sa place dans les réunions du temps de Noël.

* * *

Nous ne nous arrêterons ici qu'au Noël français. Celui-ci semble avoir, beaucoup plus que les textes de la liturgie de Noël, contribué à arrêter en nos imaginations les quelques tableaux auxquels nous nous référons spontanément, dès que nous pensons la fête de Noël. Certains de ces airs sont liés pour nous à des souvenirs agréables. Allons-nous mettre en doute leur intérêt ? Car est-on disposé à admettre que l'on ait pu si longtemps s'attendrir sur des airs dépourvus de valeur ?

Le fait est que l'on s'est attendri, précisément, sur des *airs*, la plupart du temps ; moins, sur les idées exprimées dans ces chants. Fort heureusement d'ailleurs. Certaines de ces mélodies, d'une belle venue, ont en effet droit à notre vénération. Mais les textes sont malheureusement rares qui méritent même un peu de notre estime. Sans doute la musique nous fait-elle oublier mainte lacune de l'ordre de l'expression ou de la pensée, mais les mots aussi finissent par pénétrer nos esprits. Or, il suffit de s'être arrêté une fois à lire ces textes pour constater avec tristesse que tant de mièvrerie ne saurait être prise au sérieux, que notre piété n'y saurait, en tout cas, trouver qu'un bien maigre aliment.

C'est donc du côté des textes eux-mêmes que voudrait se tourner notre analyse. Nous avons étudié une quarantaine de Noëls, au nombre desquels vingt, au moins, sont bien familiers à tous. Les autres sont des Noëls anciens moins connus ou des compositions récentes. Il nous a fallu d'autre part, opérer un certain classement. Nous n'ignorons pas le risque que comporte toute opération de ce genre [1]. Celui que nous avons fait aura l'unique avantage de nous aider à dégager progressivement la pensée des textes et à apprécier la qualité relative de l'expression.

---

1. Nous avouons d'avance, et sans peine, les défauts du classement adopté. Ainsi, des thèmes dégagés d'un groupe de textes pourront se retrouver dans un autre groupe. Mais il est impossible, dans un article aux dimensions aussi restreintes, d'apporter toutes les nuances.

La plupart de nos cantiques traditionnels entreraient dans un premier groupe comportant les textes les plus faibles [2]. La langue y est presque fatalement banale, en raison du cercle restreint d'idées et de faits qu'elle est appelée à animer. L'évangile de Luc semble, à lui seul, avoir fourni toute la matière de ces chants. Non qu'on lui ait toujours été d'une scrupuleuse fidélité, mais même là où se retrouve quelque libre et naïve fantaisie, on peut, la plupart du temps, faire le lien avec un thème ou un tableau présents dans le chapitre deuxième de Luc (vv. 6-20).

Quels sont donc ces thèmes et ces tableaux ? Présence d'abord des bergers [3] se rendant en hâte à Bethléem [4] ; présence aussi des anges [5]. Evocation de la lumière [6], de la joie [7] puis de la paix [8]. L'enfant est évidemment le centre d'intérêt de la plupart de ces chants [9]. La crèche [10], très souvent mentionnée, prend une importance considérable. Marie et Joseph font quelquefois partie du tableau [11]. Les titres de Sauveur, de Messie, de Fils de Dieu seront ici et là mentionnés [12].

---

2. Malgré la part de subjectif qui entre dans toute appréciation musicale, nous avons tenté d'énumérer les chants dans l'ordre de leur valeur mélodique. Nous avons eu recours, pour un certain nombre d'entre eux, aux « listes critiques » publiées périodiquement par le Centre de Pastorale Liturgique de Paris. Voici la liste des chants du premier groupe : *Dans la plus froide et sombre étable, Bel astre que j'adore, Entre le boeuf et l'âne gris, Jésus sur cette terre* (sur la même musique de Praetorius, il existe un deuxième texte : *Dans une étable obscure), Douce nuit* (adaptation française de *Silent Night*), *Que j'aime ce divin enfant, Nuit sombre, ton ombre, Les chœurs angéliques, Dans cette étable, D'où viens-tu bergère ? Nouvelle agréable, Il est né le divin enfant, Çà, bergers, Ah ! quel grand mystère ! Minuit chrétiens ! Les anges dans nos campagnes, Le Fils du Roi de gloire.* Certaines de ces mélodies mériteraient de bons textes.

3. « Il y avait dans la contrée des bergers qui vivaient aux champs et la nuit veillaient tour à tour à la garde de leur troupeau » (v. 8).

4. « ...les bergers se dirent entre eux : « Allons donc à Bethléem et voyons ce qui est arrivé... ». « Ils vinrent donc en hâte... » (vv. 15-16).

5. « L'Ange du Seigneur leur apparut... » (v. 9). « Et soudain se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu... » (v. 13).

6. « ...et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa clarté (v. 9).

7. « Mais l'Ange leur dit : « Rassurez-vous, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera celle de tout le peuple » (v. 10).

8. « ...paix sur la terre aux hommes qu'il aime » (v. 14).

9. « Elle mit au monde son fils premier-né... » (v. 7) ; « ...vous trouverez un nouveau-né »... (v. 12).

10. « ...l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche » (v. 7).

11. « ...trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche » (v. 16).

12. « aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur » (v. 11).

Ces éléments, présents dans le récit évangélique, permettraient déjà une honnête évocation du mystère de Noël. Mais la perspective se brouille, du fait de la présence, dans les textes, de détails ou d'excroissances se voulant poétiques, jolis ou tendres à souhait. Ainsi de « Allons à Bethléem » on est passé à une insouciance incroyable des braves bergers pour leurs troupeaux. Ces mêmes bergers sont devenus d'habiles musiciens : rien n'empêche de croire d'ailleurs que quelques-uns d'entre eux traînassent, le long de la route, musettes ou pipeaux. La musique et le chant sont au premier plan : les anges, surtout, donnant le ton. Luc mentionne que ceux-ci « louaient Dieu, en disant : Gloire à Dieu... » : je veux bien que cela se fît en harmonie.

Jusqu'ici, rien de très grave. Mais attention ! voici venir l'« extase langoureuse » sur l'enfant, car on est bien vite arrivé (pensez donc, plus de moutons à garder !). C'est un nouveau-né d'une beauté extraordinaire, très aimant, voire souriant, on l'aime au premier regard ; mais en s'apitoyant quand même sur son sort, car il fait si froid ! Ah ! ces jeunes mères sont bien imprévoyantes. A-t-on idée de déposer un enfant nu sur la paille ! (Luc, pourtant, nous avait rassurés sur ce point : « enveloppé de langes »). Et quel dénûment, quelle pauvreté, ah ! le beau modèle de vertu, le bel exemple d'humilité ! Il semble bien, à en juger par l'insistance qu'on y met, que nous soyons ici au centre même du mystère : abaissement du Tout-Puissant, détachement des biens terrestres, souffrance. Ce n'est plus aussi gai, mais qu'importe : ressassons à nouveau les thèmes de la lumière et de la joie. Puis, jetons-nous à genoux, entre Marie en prière et Joseph pleurant, adorons, offrons nos cœurs (un doute nous hante : c'est peut-être bien ici le centre du mystère) : lui nous aime tant ! Maintenant on s'élève à de hautes pensées donnant le sens de l'avènement du Messie : Satan est vaincu, nous sommes libérés, le monde est racheté. Quelques timides invitations à l'action de grâce, et voilà, ça n'était pas très malin, comme on voit.

Oh ! nous savons bien que la part du folklore est notable dans notre cantique de Noël populaire, que l'on ne saurait y proscrire toute

liberté prise avec le texte sacré. Que l'on fasse ressortir la poésie de la fête en laissant discrètement jouer l'invention, il n'y a pas matière à se scandaliser. De plus, il n'est pas défendu de chercher la réalité cachée du mystère, ni de décrire ses résonances dans l'âme chrétienne. Encore faut-il l'avoir entrevu, ce mystère, et, dans son ensemble, dans son lien avec ses antécédents et ses prolongements, non plus comme un simple fait historique librement rapporté. Encore convient-il que cela soit exprimé autrement qu'en un style mielleux. On croirait, à compter le nombre de mots sucrés, que ces Noëls ne s'adressent qu'aux moins de dix.

C'est ici qu'il nous faut avouer notre incapacité à comprendre comment le genre du Noël a pu, malgré le mauvais goût qui semble avoir présidé si tenacement à sa croissance, gagner non moins tenacement nos suffrages. Mais laissons parler plutôt leurs auteurs : cela vaudra mieux qu'un long commentaire. « Allons, bergers, doux pastoureaux, sans crainte et loin de vos troupeaux, qui chercheront bien leur pâture. Que résonnent vos chants. Les chœurs des anges font entendre (les beaux anges venus du ciel) leurs accents divins : mille anges divins, mille séraphins, les chœurs angéliques, quoi ! L'Enfant est doux, tout aimable, faible et tremblant, beau et charmant. Ah ! son tendre regard ! Déjà nous brûlons d'amour, nous voulons n'aimer que lui — lui seul aura notre cœur, notre pauvre cœur. Son sourire plein de douceur est aussi rempli de tendresse : son charme est invincible. Que son aspect est ravissant ! Touchant mystère ! Mais quel dénûment ! (Il ne s'en plaint aucunement). De pauvres langes, un froid berceau, et, pour s'endormir, de la paille, fraîche ou humide (suivant les besoins de la rime). L'âme forcément défaille. Quel abaissement ! Né dans une étable — la plus froide et la plus sombre. — (C'est le moment de faire passer deux vers se terminant par indigence et innocence). Vous vous cachez en vain, beauté suprême, Jésus enfant divin. Nous savons : vous êtes le puissant roi des cieux, descendu dans ces lieux, l'auteur de la nature, Dieu fait Enfant, qui nous rend la vie. Satan s'enfuit, l'enfer est dompté, le

monde aussi est vaincu (le monde et Satan, s'entend, car le monde, lui, est racheté... : vous saisissez ?). C'est simple : l'œuvre du Messie est terminée, il lui aura suffi de naître. Pour nous, plus d'alarmes, faisons sécher nos larmes (la rime toujours), la vie aura pour nous bien des charmes (fatalement). Que j'aime ce divin enfant, qui me prêche, par son humilité ! Je l'aime, je l'aime, c'est l'amour même. Qu'il soit notre partage. Chantons Noël ».

* * *

Le deuxième groupe de Noëls que nous avons analysé, apporte quelques idées nouvelles, mais en général se meut encore dans le cadre des tableaux évoqués par Luc [13]. La langue, sans être originale, est cependant meilleure. Il semble que l'on veuille s'élever vers une conception plus adulte du mystère. Moins de ces exclamations sentimentales sur la beauté ou le sourire de l'Enfant, moins d'apitoiement sur son dénûment. Le flou des idées commandées par la rime n'est plus aussi constant. Nous sommes loin encore du texte exempt de reproches, mais cela repose des cantiques du premier groupe. Du point de vue mélodique aussi, il y a progrès : style plus dépouillé, étranger à toute emphase. Le bon goût français reprend ses droits. Les traces de romance ou d'air d'opéra ont disparu.

Les bergers accourent toujours, les anges sont là aussi. Il y a beaucoup de musique et de chant. On chante les louanges de l'Eternel. L'Enfant est couché dans son étable, couvert de langes, comme il se

13. Quelques éditeurs français (Musique et Liturgie, le Chalet, le Seuil, l'Union des Œuvres) se sont entendus pour publier sur fiches séparées les cantiques qu'ils avaient fait paraître déjà, pour la plupart, en recueils. Un système de cotation indique la catégorie des divers chants (ainsi tous les chants de Noël sont classés sous la lettre F). Nous donnons ici le renvoi à ces fiches. Nous donnons aussi l'origine de la pièce ou le nom du compositeur, quand ils sont connus : *Tout le ciel reluit* (Noël d'Auvergne), F 24 ; *Voici dans notre nuit* (Noël limousin), F 34 ; *C'est minuit ! profond mystère* (Bach), F 12 ; *O doux Jésus, Sauveur du monde* (Bach), F 16 ; *Peuple fidèle* (adaptation de l'*Adeste fideles*), F 5 ; *Qu'avez-vous vu, bergers ?* (Cl. Rozier) F 1 ; *En cette nuit*, F 10 ; *Un petit enfant nous est né* (A. Huc), F 14 ; *Vite, levez-vous, doux pastoureaux* (M. Aubanel), F 19 ; *D'où vient qu'en cette nuitée* (1553), F 7 ; *Silence, ciel !* F 27 ; *Couché dans une crèche* (L.-R. Brice) F 6 ; *Dieu très bon, Dieu Sauveur* (Dom Déprez), F 28. Nous ajoutons ici, pour être plus complet, trois Noëls qui ont trait au voyage des mages : ils n'entrent pas dans le cadre de notre analyse : *Allons, suivons les mages*, F 29 ; *Rois d'Orient, marchez sans crainte* (Saboly), F 31 ; *Les Rois lointains de l'Orient*, F 45.

doit. Il est né pour le salut du monde. On pressent une grande paix. La Vierge est là, mais elle est plus que simple spectatrice, cette fois : elle est mère du Verbe. On se prosterne, comme à l'ordinaire. Mais plus grande insistance sur la divinité de l'Enfant, sur l'œuvre de l'Esprit-Saint. On parle même de celui qu'Isaïe a prédit. On parle du Fils de Dieu, du Verbe lumière, splendeur du Père, du Dieu Sauveur, revêtu de notre humanité. Peut-être s'élève-t-on du coup vers une conception trop abstraite du mystère, et sans doute peut-on échapper autrement au vocabulaire doucereux, mais l'on peut chanter ces textes sans se sentir diminué, ni voir sa piété ravalée au rang d'un vague sentimentalisme. — Mais voyons si le cantique de Noël ne nous permettra pas de pénétrer plus avant dans le mystère.

* * *

Notre troisième groupe inclut des textes beaucoup plus neufs quant aux idées et quant à leur expression[14]. Non pas que le cadre de la nuit de Bethléem ait totalement disparu — cela n'est d'ailleurs guère souhaitable. Il y a, ici et là, des anges et des bergers. Mais la ligne de pensée, cette fois, est plus nette, la langue correcte et de plus en plus dépouillée. Le folklore n'a laissé que de faibles traces.

Le thème de la lumière, le plus constant en tous ces chants, n'est certes pas nouveau, mais la lumière ici est celle qui éclaire les desseins du Père, qui « ouvre les yeux aux hommes » (F 47) [15], celle apportée par le Sauveur, image du Père, celle qui va attirer tous les peuples vers la Jérusalem nouvelle, celle, enfin, qui fait éclater la joie, parce qu'elle est « promesse... de la moisson du Père » (F 38). La paix est à nouveau

14. *Qu'avez-vous vu, bergers, là-bas* (Cl. Arrieu), F 48 ; *Noël pour tous* (mélodie un peu mélancolique, cependant), F 32 ; *Nuit incomparable* (le texte du refrain est faible), F 37 ; *Aujourd'hui le Christ est né*, F 4 ; *Aujourd'hui le roi des cieux* (sur la mélodie anglaise : *The First Nowell*, texte assez fidèle à Luc) F 2 ; *Chantons tous au Seigneur* (adaptation, par Claude Rozier, d'une mélodie grégorienne ; texte inspiré du psaume 97), F 3 ; *Lève-toi, Jérusalem* (mélodie, de l'abbé Julien, qui demande à être chantée sans trop d'emphase ; texte d'une belle inspiration biblique), F 39 ; *Aujourd'hui dans notre monde* (adaptation, par C. Geoffray, de l'hymne *Jesu Redemptor*), F 47 ; *O divin enfançon* (beau texte, malgré le titre assez ridicule et qui revient à toutes les strophes), F 38. Nous ajoutons aussi un chant pour l'Epiphanie : *Tous les peuples viendront*, F 30.

15. Nous donnons, dans ce paragraphe, le renvoi aux fiches déjà mentionnées.

soulignée, non plus, cette fois, une paix vague mais bien cette paix de Dieu, promise « à tous ceux qui ont foi dans le Christ » (F 4). Puis, voici évoqué l'avenir, « les Terres d'espérances » (F 38) où nous serons guidés, le retour du Seigneur : « Vivez dans l'attente, Jésus reviendra » (F 37). L'amour de Dieu est rappelé, non pas cet amour fade dont parlait le cantique traditionnel et qui nous invitait à « offrir notre cœur », mais bien celui que révèle le Verbe « parlant du Père aux hommes » (F 47), cet amour qui change nos cœurs et qui est « plus fort que nos misères » (F 47). Viennent, enfin, quelques thèmes vraiment nouveaux, d'inspiration biblique, qu'on aimerait voir plus souvent développer : le Christ est « premier-né d'un grand nombre de frères » (F 4) ; il vient « dans son Royaume, chef de la création, unir en Lui les hommes » (F 38) ; « venez à la Source, que Dieu fait jaillir, buvez à la Source » (F 37) ; « le Seigneur fait resplendir son visage parmi nous » (F 3). On aimerait aussi retrouver plus souvent des expressions lourdes de sens comme « jour de Dieu » (F 37), « monde nouveau » (F 2), « Berger d'un peupe immense » (F 38).

La perfection n'est pas encore atteinte. Ces thèmes, sortis de leur contexte et énumérés à la suite, peuvent impressionner, mais ils côtoient bien des faiblesses de pensée et de style. Cependant, nous sommes en présence de textes qui, dans l'ensemble, ont de la consistance et de la suite ; de textes, ennemis de toute recherche comme de toute fadeur. Ceux qui les chanteront, traduiront sainement le mystère de Noël. Malheureusement, ces chants sont encore peu connus en notre pays. Comme ils remplaceraient bien les pieux airs qui, jusqu'ici, ont exprimé pour nous l'esprit de la fête [16]. Notre joie de Noël n'y gagnerait-elle pas en qualité, devenant plus vraie ?

* * *

Mais les idées nouvelles de ce troisième groupe de cantiques cadrent-elles bien avec notre conception tranquille et toute champêtre du

16. Les fiches mentionnées plus haut, de prix très modique, sont en vente à la Librairie Saint-Dominique, 222, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIIIe. Au Canada, on peut se les procurer à la Librairie Dominicaine, 96, avenue Empress, Ottawa, ou chez les Chanoines Réguliers de L'Immaculée-Conception, Brigham (Comté de Brome), P. Q.

mystère de Noël. Ne retrouvons-nous pas plutôt dans les deux autres groupes les thèmes qui nous sont familiers ? Car il faut admettre qu'elle est pauvre aussi, et dépourvue de perspective, notre conception de la naissance du Sauveur. Et il n'est pas certain qu'elle ait beaucoup évolué depuis que, sur les bancs d'école, on nous apprit nos premiers Noëls. Nous enseignons aux enfants le sens de la fête, faisant effort, semble-t-il, pour adapter nos explications à leurs jeunes esprits. Peut-être, en effet, s'opère-t-il une certaine transposition du vocabulaire, mais nous nous vidons presque d'un coup, tant notre champ de vision est restreint. Nous sommes trop habitués à considérer les fêtes comme bien distinctes. C'est pourtant le même Seigneur que nous célébrerons à Pâques et tous les dimanches de l'année. Le lien entre les mystères nous échappe. Mais comment saisir ce lien si Noël demeure toujours la fête religieuse des enfants ? Sans doute est-ce, pour tout le monde, la fête de la joie, la fête des échanges de cadeaux, la fête des rencontres, mais il semble bien que le sens religieux de Noël ne s'adresse pas à nos esprits mûris ? Ce sens que les crèches de nos églises résument bien, semble-t-il. Mais qu'est-ce que la célébration de Noël apportera à notre foi d'adulte, à notre espérance de chrétien en marche ?

Oh ! nous serions bien naïf de chercher dans des chants, que bon nombre n'écoutent ou ne chantent plus, l'unique explication de notre saisie si limitée du mystère. C'est tout un ensemble qu'il faudrait évoquer et qui a formé nos esprits. Mais il semble, tout de même, que le cantique traditionnel, dans sa pieuse pauvreté, traduise étrangement bien notre conception de Noël, celle des gravures et tableaux que publient nos journaux, celle des montages décoratifs des grands magasins (quand ils se risquent à aborder un thème religieux), celle de nos messes de minuit, voire celle de trop de nos sermons de Noël (pauvreté, humilité, détachement, et j'en passe), celle, enfin, que révèlent notre manière de parler et les imperceptibles détails de nos vies.

Il y a quand même de l'espoir. Le cantique de Noël se renouvelle. Il est sans doute trop tôt pour dire de quoi sera fait celui que chante-

ront les générations qui nous suivront, mais qu'il nous soit permis d'exprimer en quel sens nous aimerions le voir évoluer. Les attaches avec les récits de l'enfance de Luc devraient-elles être définitivement coupées ? Nous ne le croyons pas. Celles-ci gardent toujours leur intérêt et assureront un caractère concret à l'expression du mystère. Mais concrète aussi était l'espérance qui soutenait l'ancien Israël, concrète la fidélité de Dieu et sa bienveillance pour son peuple, concrets les signes précurseurs de la venue du Messie, et la lignée de David menant au Christ et le langage des prophètes ranimant la foi du peuple élu. Quand donc le cantique aura-t-il recours au langage d'un Isaïe ou d'un Jérémie pour dire la faveur de Dieu pour nous. Quand montrera-t-il que l'espérance ancienne a même été dépassée par la venue du Fils, image parfaite du Père ? A ce Fils il faudra restituer ses titres de Seigneur et de Christ : ne plus les plaquer là pour les besoins du nombre ou de la rime, mais bien parce qu'ils expriment, dans le développement de la pensée, une vue profonde de la réalité du mystère. Et ce royaume que l'Oint du Seigneur vient fonder, n'y faudra-t-il pas insister davantage ? Grain de sénevé au départ, mais appelé à devenir un grand arbre. Le cantique pourrait montrer alors que le mystère de Noël fait plus que s'adresser à notre contemplation : qu'il invite à l'engagement, qu'il est presque une provocation ; car nous sommes l'assemblée en marche, opérant avec le Sauveur son propre salut. Puis, ne faudra-t-il pas insister pour ce faire que c'est par la foi en celui qui naît que nous passons de la mort à la vie ? Ensuite, oui, souligner que le descendant de David, fils de Marie, naît sans éclat, mais aussi que les signes donnés aux pauvres et aux humbles (les bergers), aux âmes dans l'attente (les mages) présagent sa grandeur et sa gloire. Jean dira : « Voici l'agneau de Dieu ». Il vient, en effet, offrir le sacrifice parfait d'action de grâce et incite l'homme à le perpétuer à travers les siècles. Et la lumière de Bethléem annonce déjà celle de la Transfiguration et celle de Pâques, elle annonce le retour glorieux. Enfin, l'Eglise qu'anime l'Esprit-Saint, pourrait être invitée à regarder vers la crèche ; non pour s'y complaire étroitement, mais pour rendre grâce et mieux pénétrer les desseins du Père, celui qui donne son Fils, Lumière de Lumière.

En attendant que ce rêve devienne réalité — si jamais il le devient — nous avons, pour chanter le mytère de Noël, les plus belles prières jamais écrites, les psaumes. Nous y célébrerons, dans un contexte prophétique et sur un ton viril, la joie de l'avènement messianique. Les admirables mélodies du P. Gelineau, déjà bien connues, grâce aux disques parus au Studio SM et aux deux recueils publiés par les Editions du Cerf de Paris, ont cette simplicité et cette sobriété de style dont nous avons tellement soif. Quel soulagement de pouvoir exprimer sa foi et son espérance dans une forme aussi dépouillée et pourtant aussi émouvante !

Quelle sera, cette année, la qualité de notre Noël chanté ?

Ottawa Albert Poirier

Le visage de Noël parmi nous

La voix de Bing Crosby a repris sa sérénade principale. Ouvrez la radio et préparez-vous à entendre *I'm Dreaming of a White Christmas* à tous les quarts d'heure, soit quatre fois à l'heure, trente-deux fois durant les heures ouvrables. Ne manquez pas cette expérience pour que nous puissions tous deux (et des milliers d'autres auditeurs) avoir l'image d'un Noël « tout blanc ». Qui oserait manquer la « parade du Père Noël » ? Qui n'a pas entendu ces discussions d'enfants se demandant quel « père Noël est le vrai » ? Joignez à ces manifestations les cadeaux enrubannés et le va-et-vient précipité d'une existence par ailleurs paisible, mais remplie d'activités parce que c'est le « temps des fêtes ».

Est-ce là le seul visage de Noël parmi nous ?

Devant ces faits, nous voulons proposer un arrêt, que nous avons fait et qui nous a menés à une analyse un peu plus large que cette simple addition d'expériences personnelles. Nous produisons cet article pour ce qu'il est : l'essai d'un jeune ménage qui participe à la vie moderne, mais qui veut s'efforcer d'intégrer le « message de Noël ». Notre réflexion nous a conduits à développer deux thèmes. Le premier s'intéresse à une prise de conscience de la publicité « du temps des fêtes » et à ses effets. Le second veut développer quelques suggestions sur l'organisation du foyer dans la perspective d'un Noël intime.

* * *

Bing Crosby est un bon chrétien et le gros monsieur qui personnifie le père Noël doit être un brave homme lui aussi (l'on prétend que l'un des grands magasins de Montréal engage un policier à sa retraite pour cette importante fonction). Ce n'est pas à ce niveau qu'il faut penser la situation. Posons le problème de « la » publicité et de ses répercussions dans l'imagerie mentale de l'homme moyen, de « l'homme à l'état chimiquement pur », comme dirait Folliet.

Nous sommes portés à nous poser le problème de la façon suivante. Personne ne peut être tenu responsable de la publicité, et tout le monde en porte la responsabilité, chacun pour sa part. La lecture des romans d'anticipation où l'homme est retenu dans les mailles du filet publicitaire, où le conditionnement est la règle, cette lecture provoque le sourire. Pourtant, le phénomène est analogue chez nous et ne permet pas une insouciance comparable à celle du lecteur de roman. Prenons les évocations de Noël comme exemple.

Le mystère de Noël a été respecté par les siècles passés, malgré le peu de lumière possédée de l'extérieur sur l'événement. La foi au mystère se manifestant de façon de plus en plus collective, les évocations de Noël ont dépassé le cadre ecclésial et familial. En brûlant les étapes de cette évolution (qui est le but d'un autre article), nous pouvons penser le fait dans une forme de pensée qui se voudrait rationnelle, expérimentale, phénoménologique. Pouvait-il y avoir encore manifestation et témoignage de foi au mystère ? L'explication de l'atome ne dépasse-t-elle pas celle des réjouissances de Noël ? Puisque ces réjouissances existent cependant, pourquoi ne pas en profiter et en créer même l'occasion par une fête populaire et commerciale qui remplace complètement le témoignage au mystère ?

Les origines mythiques de Santa Claus sont mises au niveau de la collectivité par des chansons populaires (chansonnettes américaines), parades et décorations que l'homme moyen ne peut manquer de saisir avec toute son émotivité. De façon plus particulière, arrêtons-nous sur les thèmes de *Santa Claus is coming to town*. Le bonhomme est présenté comme un abîme de bonté et de justice. *You'd better be good*, parce que le père Santa Claus approche. Cette chansonnette n'est peut-être pas connue de tous, mais c'est un air qui fut fort populaire auprès de tout un niveau social harcelé par la radio. Ce mythe du justicier qui passe, de même que celui du Noël « tout blanc » (blanc me rappelle le vide), ont créé autour des évocations de Noël une sécurité que l'approche

d'un mystère ne laisse pas toujours. Qu'est-ce que Noël, à ce niveau, sinon l'image facile à saisir d'un gros homme habillé de rouge, présenté sur un arrière-plan de neige immaculée. Même si l'une des beautés de notre pays consiste dans cette couche de neige, il y a là un mythe plus subtil que le premier mais non moins réel. Il y a, dans la publicité, constante relation entre la neige et Noël. Les annonces d'une compagnie de liqueur douce couvrent le globe de Santa Claus buvant ce breuvage dans une pause qui rafraîchit, sur un fond de scène tout blanc. Ce thème publicitaire dépasse même de beaucoup les régions géographiques où la neige est présente.

Ce n'est là que le premier aspect de cet entourage mythique de Noël, celui de l'information. La « bonne nouvelle » consiste dans l'arrivée de Santa Claus et dans le fait qu'il n'est pas une pré-figure (on le voit demeurer à son poste jusqu'à l'Epiphanie). Il est l'événement attendu dans le cadre annoncé. Le second aspect de la publicité dépasse le premier et concerne les éléments en cause dans cette information. On peut parler d'une façon générale, de l'affectivité canalisée par la publicité et de façon plus spécifique, du cercle publiciste-publicité-public (les mots eux-mêmes suggèrent le cercle). La population d'une grande ville est à la fois hétérogène, « massive », en un certain sens indéterminée, informe, amorphe et trop souvent inerte. Le publiciste vise à rejoindre la plus grande partie de ce public au moyen d'une publicité accessible à l'homme moyen. Ce dernier, de son côté, exige la facilité ; car son attention (si l'on croit qu'il en est encore capable) est déjà réclamée par des préoccupations créées par d'autres publicités (sportives en général). Les calculs statistiques auxquels on s'est livré pour caractériser l'essence de cet homme moyen, le présentent comme moyennement intelligent, moyennement avantagé physiquement, de statut socio-économique moyen, vivant dans une ville moyenne, père de la famille moyenne, d'un équilibre psychique moyen. Une personne aplanie, lisse, nulle. Un rien. En définitive, il n'a pas le droit d'être lui-même et de faire mentir la statistique

en l'un quelconque de ces domaines. La publicité le sait bien et comprend ces besoins de nature. Elle lui fait confiance à tous les plans, sauf à celui de l'intelligence.

Pour fournir une pâture intellectuelle, une moulée synthétique devrait-on dire, à la portée de cette variété de l'*homo sapiens*, il ne reste plus que des images simples, frappantes, accessibles à tout moment, et qui s'inscrivent par la répétition plus que par l'effort de compréhension. On doit donc lui fournir une imagerie mentale avec laquelle l'homme moyen peut tout faire, un vide suggestif qui sera à la mesure de son esprit. L'on a bien réussi en déplaçant le mystère de Noël vers Santa Claus et *White Christmas*. Noël devient une « saison » commerciale. Le mystère est devenu une réalité temporelle durant laquelle dominent certaines légendes, contes, une certaine ambiance.

Tout le travail des moyens massifs de communication mène à une seule fin : la disparition du mystère de Noël pour faire place à une histoire de Noël à la portée de « l'homme à l'état chimiquement pur ». Le titre de ce numéro fait ici appel à un terme générique : le folklore de Noël. Nous croyons que l'homme des masses retiendra certaines images où la foi, le culte au Dieu vivant, seront parodiés dans cette liturgie commerciale où préside la personnification parfois grotesque de Santa Claus. Le temps des fêtes risque de devenir un centre de polarisation où les éléments affectifs conscients et inconscients sont d'une autre qualité que ceux proposés par le mystère chrétien.

De plus, l'usure de l'attente de Noël (l'on commence à parler de Noël à la mi-octobre — Il ne reste que 60 jours pour magasiner chez X avant Noël) risque de faire perdre tout le sens de cette préparation à la fête que l'Eglise de Dieu propose. L'on prend pour acquis que l'on attend Noël dans la perspective du mystère que la fête recèle. Les manifestations nombreuses qui se greffent sur l'attente de Noël, proposent sans cesse des images nouvelles et de plus en plus éloignées du sens de ce qu'elles préfigurent. Il en résulte, après un laps de temps, un certain

conditionnement à l'attente qui devient un fait divers de la journée, auquel l'on s'attend que la radio, le journal, la télévision, les affiches, les vitrines de magasin fassent écho. Pourquoi les courses dans les magasins, les cadeaux, le sapin décoré ? L'homme moyen ne le sait plus. Le culte est en fonction d'une liturgie commerciale, les images sont celles de la publicité, l'on est en plein « folklore ».

Remarquons en passant que toutes les grandes époques de la liturgie chrétienne contiennent ces éléments parasitaires. Pâques est symbolisé pour l'homme moyen par un lapin (*Bugs Bunny*), un chapeau neuf pour ces dames, et la fête est passée. La publicité entendue dans son sens le plus large nous semble la cause de ce glissement vers des images détachées du mystère.

Que les parents, noyés dans le flot de la publicité n'arrivent pas à surnager pour proposer à l'enfant d'autres images de Noël que celles-là mêmes qui leur sont présentées ; que pour l'enfant Noël soit la visite à Santa Claus, le choix de ses cadeaux, que dans la maison toutes les préoccupations se centrent sur la décoration du sapin, sur les réceptions inévitables de la parenté, tout cela est une image bien sombre du Noël de chez nous.

Est-ce la seule image possible parmi nous ?

Nous ne croyons pas que cette description réaliste mais à tendance pessimiste, soit la seule qui existe et encore moins la seule possible. Il reste à penser des symboles extérieurs de Noël qui soient en continuité avec le mystère chrétien. Notre réflexion nous a conduits à diverses suggestions que nous voudrions maintenant proposer.

* * *

Nous introduisons ici un second thème à notre recherche, puisque nous parlerons maintenant du Noël au foyer. Nous voulons proposer des suggestions pratiques visant à redonner son sens à la fête de Noël.

Si nous associons le mot « foyer » à celui de Noël, ce n'est pas par hasard mais bien parce que, selon nous, la fête de Noël étant une fête

intime (si on la compare à celle de l'Epiphanie), c'est à l'intérieur de la famille qu'elle trouvera le cadre normal de ses réjouissances. Il y aurait ici toute une étude à introduire sur le sens du mot famille, qui de nos jours est devenu une étiquette pratique que l'on colle à tous les êtres qui portent le même nom. De même, le terme « foyer » est souvent vidé de son contenu pour nos oreilles modernes. Mais puisque là n'est pas le but que nous poursuivons, nous essaierons simplement de voir comment cette communauté chrétienne qu'est la famille, devenant résidence de Dieu à Noël, va manifester sa joie, puisque, comme le dit S. Luc dans son évangile, il y a en cette nuit « une grande joie pour tout le peuple » (*Luc*, 2, 1-14).

Avec l'avènement de Noël, tout est renouvelé. Une lumière nouvelle éclaire les biens de la terre pour leur rendre cet éclat jusqu'ici insoupçonné à nos yeux de pécheurs. En effet, au commencement des temps, la Parole de Dieu s'était exprimée à travers les œuvres de la Création. Cependant à cause de cette « vieille servitude qui nous tient sous le joug du péché » et dont nous demandons délivrance dans l'oraison de la messe du jour, nous ne pouvions percevoir ce Dieu de bonté présent dans toutes ces choses matérielles qui nous entourent. Mais voilà qu'en cette nuit de lumière, des échanges sacrés ont lieu entre la terre et le ciel, et que tout maintenant nous redit l'amour du Père. « La mer, la terre et les étoiles et tout ce qui vit sous le ciel, saluent Noël d'un chant joyeux qui nous donne un Sauveur » disons-nous dans l'hymne de Noël. Ce chant joyeux que nous adressons à Dieu ne sera pas uniquement celui de notre participation au saint sacrifice, à la messe de minuit, mais parce que notre joie d'avoir un Rédempteur est grande et que nous jouissons de tous ces biens de la création, c'est à travers ces biens matériels que nous louerons la Trinité. En ce temps de Noël en particulier, tous les éléments naturels (bois, feuillage, paille, lin, etc.) doivent chanter avec nous la gloire de Dieu. Voici comment nous entrevoyons cette participation.

Parce que le foyer est un lieu où l'on vit intensément, cette vie imprégnera tous les objets inanimés qui s'y trouvent. Notre « trop plein» de joie causé par la naissance de Jésus transformera ces objets inertes en symboles. Ainsi la porte d'entrée de notre foyer pourra revêtir un cachet spécial en se parant d'une couronne de sapin vert encadrant un paysage d'hiver. Ou encore, pour décorer la salle à dîner, on utilisera des branches de sapin naturel pour fabriquer un arbre de Noël miniature qui deviendra centre de table. Il ne nous en coûtera que quelques sous et un brin d'imagination pour trouver d'autres décorations originales criant à tous qu'un événement extraordinaire se produit pour nous en cette grande nuit.

Dans cette parure des fêtes, Il faudrait porter une attention spéciale à la nature. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rejeter en bloc les éléments synthétiques et manufacturés, mais plutôt de tenter un effort sérieux pour rapprocher de nos yeux les charmes de ces éléments naturels que l'on oublie souvent d'admirer.

Pour finir par le commencement et le centre de cette décoration, nous dirons un mot des crèches. Un renouvellement de notre conception de Noël nous amènera peut-être à un désir de renouveler le plus vieux de ses symboles, la crèche. Pour les yeux qui veulent de l'inédit, le savon, le bois et quelques instruments de base serviront à la confection de crèches originales. Pour les autres qui n'ont jamais eu de crèche dans leur foyer et qui n'ont pas le sou en poche, pourquoi ne pas utiliser une statue de la Vierge et de l'enfant que l'on dépose sur quelques branches de sapin (c'est mieux que rien !) ? Enfin, pour ceux qui ont toujours déposé une crèche au pied de l'arbre de Noël, peut-être faudrait-il simplement qu'ils repensent un peu au sens authentique de ce symbole, afin de ne pas monter la crèche à l'Immaculée-Conception !

A propos du réveillon de Noël. C'est peut-être parce que cette coutume est vieille comme le monde qu'elle demande le plus à être repensée. Au XXe siècle, où les valeurs de fraternité et de liberté sont sur toutes les

lèvres, nous connaissons des réveillons peu fraternels et esclaves de la réclame commerciale. Et pourtant, quelle chance merveilleuse nous avons de re-connaître chacun comme son frère en ce banquet fraternel. L'occasion s'offre à la mère et aux jeunes filles d'offrir à leurs invités en gage d'amitié, des victuailles fabriquées à la maison et selon le goût de chacune des personnes présentes. C'est là un apport personnel qui saura être apprécié. Que dire de la beauté qui doit présider à cette table de festin ? En cette nuit où la Beauté a fait son apparition, il nous faudrait porter une attention particulière pour que les plats spéciaux servis au réveillon soient particulièrement bien présentés. L'originalité est tout à fait de mise pour ce repas fraternel de Noël.

Que dire des cadeaux de Noël ? Voilà le mal de tête pour le porte-monnaie des époux. Et pourtant, que doivent-ils être ces cadeaux ? Des présents luxueux offerts pour se faire plaisir et dans le but de « relancer » le cadeau majestueux offert par une vieille tante riche au dernier Noël ou, au contraire, des symboles d'amitiés, c'est-à-dire, des choses qui rappellent à nos amis que nous les aimons ? Ils ne sont pas des fins en soi mais des moyens, la fin étant le bonheur de la personne à qui on offre le présent. Alors, pour ne pas être illogiques avec nous-mêmes, nous offrirons des cadeaux qui seront vrais, qui tiendront compte à la fois de nous et de ceux qui en sont les destinataires. En un mot, respectons à la fois notre condition financière et nos goûts, tout en respectant surtout les goûts et les besoins de nos amis à qui nous voulons prouver notre amitié, laquelle se veut toute simple et toute gratuite en cette Nuit d'amour.

Montréal

Suzanne DANSEREAU-DORAIS
Léo DORAIS

Noël aux enfants

« Aujourd'hui vous saurez que le Seigneur va venir... ». Paraîtrons-nous pessimistes à l'excès, si nous nous risquons à craindre que bien peu d'entre nous envisagent la fête de Noël sous cet angle messianique et rédempteur ? Si beaucoup d'enfants, au mot de Noël, n'évoquent en premier lieu que jouets, arbres et bonbons, n'est-ce pas à cause de ce que leurs parents, eux, n'associent à ce terme, que réunions de famille, préparations matérielles, joyeuses certes, mais hâtives et fatigantes ? Il va sans dire que la messe de minuit fait partie du programme. Mais cette expression, à elle seule, n'est-elle pas trop évocatrice de la perte de substance subie par les actes alors posés ? Si bien que notre participation au mystère de Noël, au lieu d'être tout ensemble l'origine et le terme, la source et l'épanouissement de cet événement sensationnel, n'est plus qu'un épisode, au même titre que la messe du dimanche. On ne saurait y manquer, sans crainte d'encourir les peines éternelles, et notre inconsciente soif de paix confortable, nous fait adopter ce rite, de la même manière que nous nous conformons à ceux de la vie ordinaire, avec autant de passivité que de routine.

A notre époque, où il n'est que de regarder autour de nous pour constater à quel point nous sommes devenus esclaves de la publicité sous toutes ses formes, il est bien clair que loin d'ouvrir, sur les événements et les choses, un regard de baptisé, lucide et intelligent, nous nous laissons prendre aux faux reflets des miroirs commerciaux. La vue que nous avons du monde qui nous entoure, est tout à la fois voilée et faussée, de sorte que nos contacts avec le monde sensible font s'endormir notre vie d'homme dans une léthargie qui risque de devenir mortelle pour des voyageurs en marche vers la vision du Père. « Frères, c'est l'heure désormais de nous arracher au sommeil ; le salut est maintenant plus près de nous qu'au temps où nous avons cru » (*Rom.*, 13, 11). C'est Paul qui nous parle ainsi avec sa vigueur accoutumée, et l'Eglise, par sa bouche, nous adresse ces paroles alors que s'ouvre la période

préparatoire à Noël, c'est-à-dire l'Avent. Puissions-nous répondre assez efficacement à cet appel de sorte que le mystère de Noël soit vécu, en famille, dans sa force et sa plénitude.

* * *

On ne peut s'étonner que, Noël étant compris comme un anniversaire de la naissance de Jésus, cette fête ait été associée, du point de vue social, dans son contenu comme dans ses manifestations, à une réjouissance principalement enfantine et par conséquent familiale. Il y aurait à ce sujet, d'ailleurs, bien des considérations à faire, et non des plus réjouissantes, sur le glissement progressif du caractère religieux de cet événement vers des expressions de plus en plus étrangères à son contenu essentiel et premier. Là encore l'influence d'une publicité de goût douteux, plus avide de gestes bruyants et mercantiles que de suggestions authentiques, donnerait lieu à des considérations que nous laisserons délibérément de côté, pour ne nous attacher qu'à l'approche positive du mystère de Dieu fait homme et sauveur.

Il ne saurait être question, pour les parents et les éducateurs qui doivent initier les enfants à la signification de Noël, de vouloir développer, si concrètement que ce soit, un thème théologique savant et élaboré. S'il est un domaine où l'adulte doit s'efforcer mieux qu'en tout autre de se mettre à la portée de l'enfant, c'est bien celui de l'enseignement religieux.

Remarquons ici combien doit être mûr et intégré, celui qui prend en main la formation religieuse d'êtres aussi malléables et sensibles que les enfants. Les récentes découvertes de la psychologie devraient éclairer suffisamment nos lanternes de pédagogues, afin que soient évités les faux pas si préjudiciables aux résultats d'un tel enseignement. Nous savons, par exemple, qu'un enfant ne comprend et ne retient ce qu'on lui dit qu'à la faveur d'une identification heureuse à la personne de celui qui l'instruit. Il faudra donc que cette dernière se mette parfaitement à sa portée. Ajoutons que, dans la question qui nous occupe, notre

tâche se trouve sensiblement simplifiée du fait qu'il s'agit de parler d'un enfant à un autre enfant. Chacun sait combien il est facile de faire saisir les notions de « petit Jésus » à ceux-là mêmes dont l'intelligence est encore peu développée. L'enfant ira spontanément vers ce semblable, et le cadre qui entoure cette découverte, loin de distraire son attention, ne fera que l'aider à saisir les circonstances de ces récits merveilleux.

Nous nous souvenons d'un groupe d'enfants (2e, 3e et 4e années d'une école à méthodes actives), qui avaient préparé Noël de la manière suivante :

Trois d'entre eux, pris parmi ceux que les écueils de la lecture n'effarouchaient pas trop, devaient lire, à tour de rôle, le récit de la naissance de Jésus, emprunté aux textes de saint Matthieu et de saint Luc. Les autres devaient confectionner des marionnettes, destinées à représenter les personnages à incarner : la Sainte Vierge, saint Joseph, les bergers, les anges, etc. Au fur et à mesure que se déroulait le récit, les marionnettes s'animaient suivant le sens du récit.

Inutile de dire que la période de l'Avent n'avait pas été trop longue pour mettre au point ce drame liturgique, admirablement bien interprété. Il était réellement touchant de constater l'excellente expression des lecteurs et la non moins bonne exécution des personnages sacrés. Il nous semble impossible d'oublier jamais l'intonation de la voix lorsqu'il s'agissait de dire que la sainte famille ne trouvait pas de place dans l'hôtellerie. Et nous nous sentons encore toute pénétrée de révérence et d'amour au souvenir de la Sainte Vierge croisant doucement les mains sur son cœur au moment où l'évangile nous dit : « Quant à Marie, elle recueillait tous ces souvenirs et les méditait dans son cœur ».

Nous sommes profondément convaincue qu'une telle réussite n'avait pu être réalisée que dans la mesure où ces enfants avaient été adéquatement préparés, intérieurement et extérieurement, à la signification profonde de la venue parmi nous de l'Enfant-Dieu. Pourquoi les parents, alors que la famille est réunie, ne s'appliqueraient-ils pas à initier leurs petits à ce mystère merveilleux de joie, de lumière et d'amour ? Pour-

quoi ne pourraient-ils pas y mettre toute la délicatesse, la finesse et la pénétration bien aisées à saisir à partir du texte de saint Luc ? Il semble que chacun, loin de se sentir frustré d'une séance de télévision, éprouverait une réelle satisfaction, bien propre à nourrir son esprit et son cœur. Une atmosphère authentiquement religieuse et vraiment empreinte de christianisme pourrait alors régner dans la maison.

Les enfants sont beaucoup plus accessibles qu'on ne saurait le croire aux mystères de notre vie chrétienne dans ce qu'ils ont d'enrichissant et de comblant pour notre vie d'enfants de Dieu. Mais il est également vrai qu'une telle tentative ne saurait être une pleine réussite que dans la mesure où les parents eux-mêmes s'appliquent avec intelligence et continuité à creuser, pour leur part, cette vie théologale et liturgique, en l'intégrant et en la vivant en profondeur.

* * *

Si la présentation du mystère de Noël aux enfants doit être faite d'une manière simple, concrète et claire, il est bien évident que, prise du point de vue de l'adulte, elle représente, non le point de départ, mais l'aboutissement, la stylisation, pour ainsi dire, de considérations personnelles très fouillées. C'est dans la mesure où nous aurons sincèrement et intelligemment tenté de cerner le mystère que nous pourrons en saisir la portée et en traduire convenablement la signification. A cet effet, il ne saurait y avoir de meilleur moyen qu'un contact continuel et profond avec la liturgie. Les textes offerts à notre piété sont tout ensemble lumière de foi, substance d'espérance et expression de charité.

S'il est une fête où se manifeste dans toute sa splendeur le mystère de l'incarnation, c'est bien la fête de Noël. La messe de l'aurore comprend des textes admirables en ce sens. Qu'ils soient d'Isaïe, de David ou de saint Paul, tous nous font saisir la réalité de la venue du Dieu fait homme. C'est le Père qui envoie son Fils sur la terre, dans un élan d'amour irrésistible. C'est la lumière luisant sur ceux qui sont assis dans les ténèbres, et la miséricorde divine se répandant sur nous. C'est toute

la création, confirmée dans sa beauté et dans sa force. Il nous semble assister au récit d'une seconde Genèse, venue confirmer la première : « La lumière va resplendir aujourd'hui sur nous ».

Dieu est désormais l'un de nous, si proche et tellement nôtre que dans la mesure où notre être adhère à cette vérité et s'en nourrit, notre rédemption est assurée. C'est le thème que développe l'*Epître aux Hébreux*, à la messe du jour, tandis que David nous assure prophétiquement de l'universalité du salut : « Les extrémités de la terre ont vu le salut procuré par notre Dieu » (*Ps.*, 97, 3). A la messe de minuit, le mystère de la filiation divine est admirablement exposé avec le sens trinitaire qu'il implique : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » (*Ps.*, 2, 7). A la messe de l'aurore, le mystère de l'incarnation s'éclaire pour aboutir aux splendeurs de la rédemption à la messe du jour. Si tous ces textes admirables ne pourront jamais être épuisés par quelque commentaire que ce soit, il n'en demeure pas moins que leur méditation humble et attentive peut nous apporter cette substantielle nourriture dont nous avons tant besoin pour ne pas tomber dans une indifférence anémiante et vite mortelle.

* * *

C'est dans la mesure où nous serons liturgiquement et théologiquement préparés à recevoir la bonne nouvelle de Noël, que nous recevrons avec succès le message évangélique. Car cet enfant qui est né, il est notre frère « premier-né », notre Messie, notre Dieu.

Il est remarquable que l'Eglise ait choisi comme évangile de la messe du jour, le début de l'évangile selon saint Jean. Nous avons là, tout ensemble, la manifestation de Dieu fait homme, dans son sens messianique, en même temps que l'évocation parallèle de Jésus venant chez nous faire sa demeure : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (*Jean*, 1. 12). Nous rejoignons, tout à la fois, et l'évangile de saint Luc dans le détail pénible du « car il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie » (*Luc*, 2, 7), et la

teneur d'universalité du dernier évangile, celui-là même de l'Epiphanie. Tout ceci est relié à l'universalité du message aussi bien qu'à sa gratuité. C'est ce qu'il nous sera donné de saisir en pleine lumière en « la Manifestation » du Seigneur, ou Epiphanie. Dieu par amour pour nous s'est fait enfant, et nous devons l'accepter selon qu'il l'a voulu.

A ceux qu'un tel événement pourrait dérouter quant à l'économie des mystères divins, on pourrait peut-être rappeler ce que Jésus dit un jour à sainte Angèle de Foligno : « Qui ne me connaît pas petit, ne me connaîtra pas grand ». Et pour que soit embrassé dans toute son ampleur le message du Dieu Sauveur, il suffirait de prêter l'oreille à Isaïe : « Un enfant nous a été enfanté, un fils nous a été donné, il a reçu l'empire sur les épaules, on lui donne ce nom : Conseiller-merveilleux, Dieu-héroïque, Père-éternel, Prince-de-la-Paix ».

Montréal — Agnès de Fallandre

Le sens des faits

In memoriam : Th.-André Audet, O. P. [1]

L'Université de Montréal et son Institut d'Etudes Médiévales viennent de perdre un universitaire de premier ordre. Doué au possible, grand ami des arts et des lettres, ce savant, ce théologien érudit était capable des travaux les plus acharnés et, du point de vue de l'enseignement supérieur, il n'hésitait devant rien, devant personne pour affirmer le respect d'une institution, la défense d'un principe, le niveau d'un programme. Il était d'ailleurs l'homme des principes. « On ne doit jamais sacrifier un principe », répétait-il souvent. Il savait bien que les hommes passent, les faits aussi ; un principe demeure. Celui qui cède devant un principe est bien prêt surtout en matière d'enseignement à réduire la qualité même de cet enseignement.

Aussi partait-il fréquemment en guerre contre tout abaissement de la profession, contre toute incohérence ou ignorance. Devant les exigences de la vérité et de son devoir d'état il était sans compromission. D'une nature au fond timide il reprenait tout son courage, regagnait tout son élan lorsqu'il s'agissait de mettre en valeur une exigence professionnelle : par exemple, définition d'un programme d'étude, liberté académique, salaire ou honoraire d'un professeur, acquisition de livres, choix d'une thèse, admission aux examens, etc.

L'enseignement universitaire perd en lui un propagandiste et un défenseur des plus dévoués. Il connaissait les exigences et les lois de la recherche scientifique ; il avait foi dans le laboratoire, dans l'expérience vécue, dans le texte que l'on découvre soi-même, comme à tout ce qui est source du savoir. En revanche dans le même domaine de la recherche il méprisait avec audace les succès faciles et les parvenus de la science. Lui-même avait pris son rôle de chercheur au sérieux, au tragique même. Ceux qui l'ont connu de près savent tout ce que le mot « sérieux » veut dire ici. Il fallait le voir préparer une leçon, se torturer pour trouver le mot juste (il écrivait tous ses cours), courir dix fois à la bibliothèque vérifier une référence, se morfondre pour ajuster une

---

1. En présence d'une foule recueillie et émue dans l'église Notre-Dame de Grâce, Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger a chanté, lundi 14 novembre, le service du Directeur de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal. Dans ce grand deuil, la *Revue Dominicaine* s'unit à tous les parents et amis du cher disparu et, à leur intention, elle reproduit ce juste témoignage d'estime et de sincérité, sous la plume d'un confrère et ami du défunt, le Père Lacroix (N. D. L. R.).

conclusion. Il prit même un jour le train de Toronto pour aller compléter une bibliographie. Et quand il donnait son cours, c'était la même tension, la même densité dans l'expression et le geste. Tout, même le ton de sa voix, témoignait de la gravité de ses options.

Il va sans dire que tant de conscience professionnelle ne pouvait que provoquer l'attention. Après une année d'étude à Washington il fut promu à la Direction de l'Institut d'Etudes Médiévales et devint professeur titulaire à l'Université. En 1953 il donnait à *Carrefour*, Congrès annuel des Intellectuels catholiques du Canada, un texte capital sur *Culture et Théologie* ; l'an dernier, il était à Paris comme délégué canadien au Congrès mondial des études augustiniennes ; il y présenta une communication et fit des interventions qui furent notées avec éloge dans les Actes du Congrès.

Sage au sens où l'entend la scolastique, *sapiens*, il pouvait voir large, loin, et savait prévoir. Mais il était aussi l'homme au raffinement. Cultivé, artiste à ses heures, il aimait tout :poésie, théâtre, musique. Stravinsky et Valéry trouvaient en lui un défenseur acharné. Il aimait la vie, tout ce qui est beau, bon et vrai, tout ce qui fait penser et agir. Son goût musical était des plus sûrs et il le prouvera quand il deviendra l'un des responsables de la célèbre émission radiophonique *Le Sel de la Terre*.

Avec lui l'on pouvait discuter de tout et même sur les sujets locaux obtenir des jugements de valeur vivifiants. Que de discussions et d'échanges sur la culture terminés simplement parce qu'il ne sera plus là pour les provoquer et les soutenir ! L'équipe des médiévistes de la rue Rockland ne sait trop ici comment exprimer son deuil.

Ecrivain sélect, il savait préparer un article (v.g. dans *Notre Temps*), écrire une lettre, rédiger un mémoire. Aussi collabora-t-il à plusieurs revues d'Europe et d'Amérique (v.g. *Traditio*, *Rencontre*, etc.) Gilson le félicitera d'écrire une langue impeccable. Marrou admire la précision de sa langue scientifique. Une grande sensibilité ne cessait de harceler cette intelligence vive et alerte. Son style s'en ressentait parfois : alors sa phrase devenait ambiguë. Il devenait difficile à lire, difficile à comprendre, à cause de sa pensée toujours en alerte, jamais trahie, jamais satisfaite non plus. Il hésitait à conclure. Mais dès qu'il laissait aller un texte, on était certain qu'il y avait passé des heures, des journées, des nuits. Alors, tout ému encore, il venait à nous, nous lisait tout à haute voix, puis déjà rassuré : Qu'est-ce que vous en pensez ?

A d'autres de parler du prêtre, du théologien, du conseiller spirituel. Il donna récemment sur le prêtre un texte qui sera bientôt publié.

Enfin, quel ami ! Violemment attaché à sa famille, à ses parents, à ses confrères de Terrebonne et de Sainte-Marie, à tel prêtre, à tel évêque, à telle équipe de jeunes ménages, à tel confrère, il se montrait d'une fidélité intangible. Il choisissait ses amis. Le geste posé, tous ses amis devenaient du coup des gens parfaits...

Au fond, il était entier en tout. C'est le souci de la perfection incarné dans celui de la profession, c'est son amour de l'université et les exigences de sa vocation intellectuelle qui l'ont conduit ces derniers temps à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

D'autres donnent leur vie à la science, à la poésie, à l'art pour ne mentionner que les motifs les plus nobles. Lui, donna la sienne à l'enseignement universitaire conçu comme une vocation privilégiée qui exigeait tout de son homme. S'il s'est orienté vers cette formule, c'est qu'il en a vu à la fois la nécessité et la grandeur : ce qui est déjà de quoi formuler notre espérance. Un milieu qui produit de tels hommes est mûr pour de plus hautes réalités encore.

Le Père Th.-André Audet professait à l'Université de Montréal depuis 1947 ; il était directeur de l'Institut d'Etudes Médiévales depuis trois ans, et depuis deux ans conseiller culturel au Conseil de Recherche des Humanités. Il est mort le jeudi 10 novembre, âgé de 42 ans et 2 mois.

Benoît LACROIX, O. P.

Les jours de Fête, tu ne « magasineras » pas

Opposée aux lois de l'Eglise catholique, du moins dans la province de Québec — ailleurs certaines de ces fêtes n'apparaissent pas obligatoires en vertu d'entente ou de concordat — la sentence que vient de rendre, le 19 octobre, après quatre ans d'attente, la Cour suprême, réjouira les uns, attristera les autres. Puisque cette sentence est irrévocable, il faut l'accepter et s'y soumettre.

On sait l'histoire. La loi provinciale de 1949 qui autorisait les municipalités à imposer la fermeture des magasins aux jours de Fête d'obligation, à l'exception des pharmacies, restaurants, etc... vient d'être déclarée inconstitutionnelle. Au nom de cette loi, la ville de Montréal avait ordonné la fermeture de tous les magasins de la Métropole aux six jours de Fête d'obligation qui apparaissent au calendrier ecclésiastique de la

province de Québec. Dès sa mise en application, cette loi fut effectivement violée, depuis le 8 décembre 1951, par les grands magasins de la ville : Birks & Sons, T. Eaton, Holt Renfrew, H. Morgan, James A. Ogilvy's, R. Simpson, etc... qui ont bravé l'interdiction et contesté devant les tribunaux la légalité de cette ordonnance. Depuis cette date, près de 4 000 causes étaient pendantes devant la Cour municipale.

Les neuf juges de la Cour Suprême viennent d'affirmer que l'autorité municipale est un pouvoir de *règlementation* alors que la loi contestée contient une *prohibition*. Or, dit-on, toute *prohibition* est du domaine pénal et il appartient au Fédéral seul de légiférer dans ce domaine. D'autre part, le Juge Fauteux signale que l'Acte de Québec qui consacre la liberté du culte catholique, ne refuse pas ce droit aux non-catholiques et ne confère pas le pouvoir législatif de contraindre les non-catholiques à accepter les obligations religieuses des catholiques.

En somme, la loi provinciale et conséquemment municipale, pour avoir *prohibé* et non *réglementé* une situation de fait, est déclarée inconstitutionnelle. Elle comporte même une atteinte à la liberté de culte garantie par l'Acte de Québec. C'est ici que se trouve le point grave. Pour une ville comme Montréal, à majorité catholique, la loi municipale avait de grands avantages d'ordre général, mais telle autre localité où les non-catholiques sont en majorité, sinon quantitative du moins qualitative, aurait pu se prévaloir de cette même loi pour imposer ses fêtes aux catholiques. D'où conflit analogue à celui qui vient de se produire ! Il est toujours délicat pour une autorité civile de s'ingérer implicitement dans le domaine ecclésiastique même pour des fins purement sociales, civiles. Cette cause perdue aurait eu plus de chances d'aboutir si elle avait porté sur d'autres « considérants ».

Quoi qu'il en soit, l'Eglise continuera d'exhorter tous ses fidèles à s'abstenir de toutes œuvres serviles aux jours de Fête d'obligation, compte tenu des situations et des dispenses, et d'y vivre comme ils font le dimanche. Il serait sage, juste, que nos catholiques n'envahissent plus les magasins, plus par curiosité qu'utilité, je le sais, durant ces quelques jours de l'année consacrés à commémorer d'une façon spéciale quelques grands événements de notre religion. Exception faite des employés qui subissent une situation de fait, il faut redire à nos catholiques libres : Les jours de Fête, tu ne « magasineras » pas.

La Direction

« Le miracle canadien-français » d'après Réalités

La somptueuse revue *Réalités*, septembre 1955, page 43, consacre à la Province de Québec un long article plus ironique qu'historique, plus léger que sérieux, plus pauvre qu'érudit, sous la plume de M. Camille Anbert. Cette ironie hautaine, en plus de m'amuser, m'intrigue. Trop de vérités exilées de leurs contextes ! Là surtout est le quiproquo. A l'égard d'un peuple qui lutte et résiste depuis 1760 pour rester français et catholique, c'est-à-dire fidèle à ses origines, on s'attendait à plus de sympathie et de considération de la part d'une revue française de France. Il est juste de déplorer le ton général de cet article et d'y souligner certaines ignorances.

Grammaticalement, M. Anbert, le miracle *canadien-français* s'écrit avec un trait d'union et vous l'avez omis. Il aurait fallu écrire Jonquière et non Jonquère, *Un homme et son péché* et non le péché d'un homme, Plouffe et non Plouf, québécois et non québéquois. Que vient faire ce *quois* ici ? Vous dites, « ce peuple peu intellectuel s'est donné une Académie de 24 membres pour *servir la langue* et une Société du Bon Parler français, qui se réunit tous les quinze jours, publie un bulletin des fautes à éviter... » Il aurait fallu ajouter pour être complet : l'Académie Française, la vôtre, a déjà décerné la médaille Richelieu à la Presse, Montréal, en hommage à sa prose, la nôtre. Le doux baiser de la France ! Si je t'embrasse c'est pour te mordre. Très gentil, n'est-ce pas?

« D'ailleurs au Canada français, il y a deux souverains : une reine charmante qu'on voit surtout sur les billets d'une piastre » — que nombre des vôtres recherchent et adorent plus que nous, « et un roi beaucoup plus actif et puissant, le clergé », — qui de droit, de par sa fonction sacerdotale, règne sur les âmes et se donne à tout et à tous quand il croit rendre service. Son prestige sur le peuple, il le gagne et le maintient chaque jour par son dévouement, prolongeant ainsi celui de l'Histoire. Deux pouvoirs, le spirituel et le temporel chevauchent depuis deux siècles, s'entendent sans se confondre, malgré des heurts inévitables. Allez donc préciser les limites et les ramifications éventuelles de chacun ?

« Et le clergé omnipotent, omniprésent, omnifaisant ». Ces hyperboles sont trop généreuses pour être vraies, surtout être généralisées. Que quelques prêtres détiennent cette puissance, cette omnipotence, la chose est possible mais exceptionnelle. Et il y aurait une distinction à faire entre le prêtre des villes et celui des campagnes. Celui-ci est plus écouté parce qu'il connaît mieux ses fidèles que celui-là.

Vous parlez, M. Anbert, du presbytère de Kénogami que je n'ai point vu. Il est unique, me dit-on. Il y en a sûrement quelques autres qui sauraient vous étonner. Et un nombre infiniment plus grand, la très grande majorité, dans les villes et les campagnes, qui sont loin de répondre aux exigences du confort et de l'hygiène. Et vous insinuez en termes non équivoques que le clergé est riche. D'abord, sachez que dans la Province de Québec, les beaux presbytères que vous admirez, les belles églises généralement laides que vous voyez, n'appartiennent pas au clergé, ni aux curés, ni aux vicaires qui n'y résident que pour des années plus ou moins nombreuses, au gré de leur évêque, mais sont la propriété d'une corporation *civile* dénommée *Fabrique*. L'évêque veut-il abolir une paroisse, il retire le curé, mais tous les biens meubles et immeubles, terrain, église, presbytère, ameublement, restent propriété de la Fabrique qui en dispose comme bon lui semble. Je fus témoin intéressé, il y a deux ans, à la vente d'une église de Montréal avec toutes ses dépendances à l'Archevêque du lieu par la Fabrique. Le prix en a été fixé d'après une estimation minutieuse basée sur la valeur réelle. A Montréal, le diocèse le plus important que je cite comme exemple (cf. Synode 1954) un curé reçoit 175 dollars par mois, un vicaire, $60.00. Ce dernier ne devient habituellement curé qu'après 20 ou 25 ans de vicariat, quand il n'en meurt pas. Avec ce maigre salaire de 720.00 dollars par an, vu les dépenses éventuelles : visites au médecin, au dentiste, séjours à l'hôpital, vêtements divers, voyages nécessaires, livres et revues, les charités qui le sollicitent à cœur d'année, même de France, il n'est pas étonnant qu'un prêtre puisse prendre parfois plus de dix ans pour payer ses quatre années de séminaire faites à crédit.

« Leurs beaux chapeaux Eden, leurs beaux pardessus longs sur leurs soutanes », légitimés par les rigueurs de l'hiver — même nos sauvages portent des fourrures que vos belles envient — il les portent pendant 10 ou 20 ans. Vous parlez, M. Anbert, des voyages des prêtres, « 12% du trafic », dites-vous, sur les ailes d'Air-France. Dans presque tous les cas, ces déplacements sont un don des fidèles à l'occasion d'un anniversaire quelconque et souvent des voyages commandés. De même pour l'automobile [1], ainsi que vous le dites. L'heure de la retraite venue, exception faite de ceux qui ont reçu un héritage de famille, nos prêtres, nos anciens curés, finissent leurs jours dans de modestes résidences, es-

1. L'automobile, ici, est d'usage courant. La grande majorité des cultivateurs et la plupart des ouvriers ont leur voiture.

comptant l'aide de parents et d'amis. Plus souvent on les trouve dans des maisons de repos où le nécessaire, sans luxe, leur est procuré.

Le tort de votre article, M. Anbert, est de conclure trop vite du particulier au général. Le badaud — il y en a partout, les vôtres sont d'essence supérieure — s'extasie devant les quêtes fructueuses de la Madeleine, Paris, et conclut : les « curés » sont riches. Et vous, devant un presbytère, un feutre Eden, vous concluez... Telle servante vit dans un château, donc elle est riche. Moi-même depuis quelques semaines, je vis dans un vieux château, et croyez-le, je suis plus pauvre que jamais.

Pour terminer, je transcris la lettre que je viens de recevoir d'un Français de qualité, parisien authentique, établi à Montréal depuis 1950.

« Je déteste cette ironie hautaine. L'auteur y étale d'énormes vérités que tout le monde connaît, mais il ne parle que de ce qui lui est tombé sous les yeux, qui, pour être vrai, n'en est pas moins incomplet. Est-ce tout à fait véridique de ne présenter un personnage qu'à travers sa seule timidité ? Il y a tout un climat psychologique, tout un monde de nuances, de compensations qu'il n'a pas présentées. Il a souligné des évidences mais il y en a bien d'autres aussi importantes et qui viennent compléter les premières. Il reproche à l'enseignement philosophique scolaire de ne jurer que par saint Thomas. Est-il plus intelligent de se faire bourrer de philosophie gidienne et sartrienne, quand on a 17 ans, comme je l'ai été moi-même pour ma deuxième partie de bach ? D'un côté comme de l'autre, l'excès est à bannir.

Si ce même sujet avait été donné à un Pierre-Henri Simon, par exemple, le résultat aurait été autrement intéressant. Après son séjour ici, il y a deux ans, et ses cours à l'Université qu'il remplissait à craquer, il a analysé, avec quel succès, le fait canadien, dans les journaux : *Le Monde* et *Le Figaro*. Il n'a hésité devant aucune vérité mais chacune était replacée dans son contexte. On n'avait plus qu'à s'incliner ».

Antonin LAMARCHE, O. P.

La Biennale de l'Information à Evian

Venus de tous les coins du monde, les professionnels et les amis de la presse se réunissent à Evian tous les deux ans, pour prendre part aux assises de la *Biennale Internationale de l'Information*. Il ne s'agit guère ici de conciles patronaux, syndicaux ou même strictement professionnels. Les débats largement ouverts au public sont organisés autour de questions importantes mais générales que tout homme cultivé se

pose au sujet des problèmes et de l'influence de la presse, comprise comme un phénomème social aux éléments les plus divers, mais convergent vers un service public et technique indispensable à tout groupement humain intelligent et libre.

L'été dernier, plus de quatre cents journalistes, écrivains, directeurs de journaux, avocats, professeurs, industriels publicistes, fonctionnaires et diplomates vinrent à Evian, sur les bords enchanteurs du Lac de Genève, pour assister à une savoureuse confrontation de la Presse et du Public. Car ce fut là, en effet, le thème général des quatre séances plénières de la Biennale, ainsi que de l'étincelant discours d'ouverture prononcé par M. André Siegfried au Théâtre du Casino d'Evian, sur « Le Rôle de l'Information dans le Monde Moderne ». Par la suite, nous entendîmes M. Maurice Herzog, chef de l'expédition française à l'Annapurna, nous dire « Ce qu'un alpiniste et un explorateur attendent de l'Information » ; le professeur Forbes, de l'Université d'Amsterdam, discuter « Ce qu'un savant attend de l'Information » ; le professeur Pasteur Vallery-Radot nous confier « Ce qu'un médecin attend de l'Information : le professeur Artom, de l'Université de Florence, se prononcer sur « Ce que l'entreprise attend de l'Information » ; et M. Fernand Terrou, du Ministère de l'Information, nous révéler « Ce que la Fonction Publique attend de l'Information ».

La voix du public sympathique et averti s'étant fait entendre, on se tourna vers les professionnels pour leur faire dévoiler leurs secrets. M. Daniel Ryelandt, directeur de l'Agence Belga, nous dit « Comment une Agence de Presse voit l'Information » ; M. Raymond Manevy, secrétaire-général de *France-Soir*, nous fait voir « Comment un journaliste voit l'Information ». Auparavant, nous assistâmes à un débat sur les Relations Publiques organisé par une équipe de spécialistes, et à un lumineux rapport de M. Louis Armand, président de l'Union Internationale des chemins de fer, sur « L'Information et les grands desseins d'une équipe ». A la suite des discussions pratiques de la Biennale d'Evian, les organisateurs de cette magnifique manifestation proclamèrent deux prix : celui de l'Information de Presse, décerné à l'Agence France-Presse, et celui de l'Information Radiophonique, attribué à la Radiotélévision Française.

Une série de réceptions et de fêtes, en particulier une visite mémorable et romantique au château de Coppet, résidence de Mme de Stael pleine de souvenirs, donnèrent au Congrès d'Evian cet apport de contacts personnels et cette joie de vivre indispensable à toute réunion internationale. Le centre moteur de la Biennale d'Evian est M. Georges

Riond, commissaire de l'Union Française et directeur des **Journaux** Associés, qui groupe autour de lui un comité compétent et enthousiaste. Aussi les professionnels et les amis de la presse lui doivent-ils toute leur reconnaissance pour cet effort biennal, toujours aussi compréhensif que brillant, qui nous permet de mieux connaître et appuyer la Presse, cette grande institution qui cimente de manière originale l'immense famille humaine.

Nina Greenwood

Marcel Marceau

Dans le cadre désuet du Monument National de la rue Saint-Laurent à Montréal, construit en 1894, la troupe de Marceau a présenté, comme l'année passée au théâtre du Nouveau Monde, son répertoire du 20 octobre au 5 novembre et, à Québec, au théâtre Capitol les 7 et 8 novembre 1955. Ses prochains spectacles seront donnés en Orient (Japon) et dès son retour, il entreprendra de tourner un film.

Ce petit Strasbourgeois né en 1923 est un trouvère international au XXe siècle. Il parcourt le monde avec la connaissance du français, de l'anglais et de l'allemand. Les gestes toujours amples de Marceau constitue sa principale langue : le mime. Ainsi ce langage devient universel. Son corps est sa langue et avec lui, il analyse tout individu, un marcheur, un funambule, une statue, un voleur etc... et mieux encore l'adolescence, la maturité, la vieillesse sans oublier la mort. Si pour un acteur, le geste précède la parole, « il précède la parole comme l'éclair la foudre ». Pour Marceau, il est tellement précis qu'il communique toute parole par l'expression même. Marceau fait peu de mouvements avec ses membres, mais ceux qu'il fait sont d'une grande précision. Les gestes brefs de sa tête sont toujours très amusants. Marceau garde l'émotion et le comique, mais n'atteint jamais le ridicule. C'est ce qui lui fait dire : « le mime est l'art de l'identification de l'être avec les éléments fluides et solides qui nous entourent ». Disons que Marceau a acquis dans son art des qualités dont quelques-unes sont : la sobriété, l'harmonie et la vérité. La sobriété lui donne l'autorité et la distinction. L'autorité se fait sentir chez lui, sur l'assemblée qui le regarde pendant deux heures dans le plus profond silence que des éclatements de rire ou des applaudissements répétés viennent rompre. L'harmonie de Marceau vient de la souplesse de son corps et de la largeur de celui-ci. Marceau exprime une vérité et donne l'essence de l'histoire vivante qu'il nous raconte. Et par là, il transmet des sentiments profonds, naturels et humains.

Le mime est un art dont la maîtrise est extrêmement difficile mais que Marceau, comme les grands artistes, rend d'accès facile pour le

public. La pratique du mime libère des complexes... et Marceau est un témoin. Il recrute ses élèves parmi le milieu ouvrier ou pauvre dans différents pays. Ce qui prouve la grande vitalité de renouvellement de son talent d'artiste.

Les partenaires de Marceau : Pierre Verry et Alec Sandro se distinguent dans un jeu exquis de pantomimes. Dans le magicien, ils sont malicieux et rusés. Dans les joueurs d'échecs, ils sont tricheurs et astucieux. Dans les frères siamois, ils sont finalement séparés. Dans la présentation des pancartes, ils sont suspendus, accrochés, et pancartisés...

Quant avec *Bip*, l'imagination tient au génie. Un bruit seulement, le bourdonnement dans *Bip* et le bourdon, et un air de valse dans *Bip* au bal, nous fait pénétrer davantage la réalité.

Des témoignages du monde entier apprécient Marceau.

Allemagne : « On pourrait passer à côté de cet homme de génie sans le voir, tellement que son art est immense ». (Berliner Morgenpost).

Angleterre : « On se demanderait s'il n'est pas supérieur à Charlie Chaplin ». (The Edinburg Scotsman).

Argentine : « Un mime de génie ». (La Nacion).

Canada : « Le spectacle de deux heures paraît court ». (La Presse). « Marcel Marceau est un artiste génial » (L'Evénement de Québec).

Etat-Unis : « Le miracle du mime... le meilleur pantoniste du monde ». (Life Magazine).

France : « Le public est conquis par l'art incomparable du successeur actuel de Debureau ». (Paris-Presse).
« Un seul mime actuel à notre connaissance qui respecte et exploite totalement... la puissance du silence, c'est Marcel Marceau ». (Les Lettres Françaises).

Italie : « Le plus grand mime de notre temps ». (Il Tempo di Milano). « Le plus grand poète de l'harmonie du silence » (Corriere Lombardo).

Suisse : « Marcel Marceau : mime enchanteur ». (Construire).

Michel Gavrel

L'esprit des livres

Michel DORAN, O. P. — « L'ordre social ». Les Editions du Lévrier, Montréal, 1955. 24 cm. 180 pages.

Ce volume de 180 pages veut être un essai de morale sociale d'après les enseignements du Docteur Angélique. En réalité, l'auteur présente un travail de grande envergure sur le constitutif (matériel, formel, efficient et final) de l'Etre Social. Partant de ce qu'on a appelé « le coefficient social » de la personne humaine, l'auteur en définit et analyse les droits inaliénables, les distingue et les justifie, pour les confronter ensuite avec ceux des multiples et diverses associations où cette personne humaine cherche à se réaliser en se dépassant.

C'est ce qui l'amène à porter un jugement de valeur sur le mariage, la famille, la race, la nation, les associations libres (syndicales et professionnelles), la société politique nationale et internationale.

Certaines positions de l'auteur — sur les devoirs de l'Etat en matière religieuse — sur la race, le peuple et la nation — leur insertion ou intégration dans la société politique — gagneraient en précision, si elles étaient étudiées dans l'éclairage du pluralisme religieux, et culturel qui caractérise notre société contemporaine. Ce livre provoquera chez ses lecteurs une vive et salutaire prise de conscience de la dignité exceptionnelle de la personne humaine et de ses responsabilités, en regard des milieux dont dépend son plein épanouissement.

F.-M. Drouin, O. P.

Edouard MONTPETIT — « Souvenirs III ». *Aller et retour. Présences.* Les Editions Thérien et Frères Limitée, 8125, boul. Saint-Laurent, Montréal. 20 cm. 235 pages.

Aux Editions de l'Arbre, en 1944, paraissait *Souvenirs I* qui fut accueilli avec enthousiasme par le public lecteur. D'ailleurs un livre de M. Montpetit était toujours recherché et dévoré. Et la santé littéraire du lecteur ne s'en trouvait que meilleure. Aux Editions Chantecler, en 1949 paraissait *Souvenirs II* qui connut le même succès, plus une sympathie sincère pour l'auteur que la vie abandonnait. Enfin, œuvre posthume, *Souvenirs III* nous apporte la dernière tranche de vie de celui qui fut le premier et le plus grand de nos économistes, doublé d'un intellectuel de grande classe et d'un écrivain classique.

Il faut lire *Souvenirs* pour comprendre le don total d'un homme à son pays. Partout où il a passé, le prestige du Canada s'en est trouvé consolidé ou agrandi. C'est en vain qu'on cherche, dans cette carrière, un faux pas, une parole de trop ou un geste raté.

Antonin Lamarche, O. P.

Chanoine Georges Panneton — « Le Ciel ou l'Enfer : Le Ciel ». Editions Beauchesne et ses Fils, Paris, 1955. 20 cm. 253 pages.

Nous sommes tellement empêtrés dans la matérialité de notre vie que la perspective du ciel ou de l'enfer nous laisse souvent froids en dehors de quelques moments d'exaltation dus à un sermon de retraite qui nous a fait frémir.

Et pourtant, combien de fois, au cours de nos conversations n'abordons-nous pas ce sujet angoissant de notre destinée future : à chaque fois pour nous rendre compte que nous n'en savons presque rien, et pour passer vivement à autres choses. Aussi, ce livre comble-t-il une grave lacune de notre connaissance religieuse.

On y trouve une excellente bibliographie des grands auteurs : théologiens, mystiques, surtout saint Thomas et ses principaux commentateurs médiévistes ou modernes. Conséquemment, la doctrine est sûre, le style est simple, le sujet toujours actuel. L'homme de la rue autant que le lettré pourra facilement parcourir ce livre qui répond à un besoin, à une curiosité foncière de notre nature déchue. Que serons-nous demain ? Verrons-nous ce qui se passe sur la terre ? Serons-nous affligés de l'absence de parents ou d'amis qui ne sont pas avec nous ? Quelles seront les qualités de nos corps glorifiés ? Etc, etc...

Pour avoir lu la réponse de M. le chanoine Panneton, le lecteur n'aura plus à poser d'interrogations. La vision du Ciel, de la cité des bienheureux, lui donnera le courage de tenir jusqu'au bout... jusqu'à sa dernière et éternelle demeure.

Antonin Lamarche, O. P.

Gabrielle Roy — « Rue Deschambault ». Beauchemin, Montréal, 1955. 20 cm. 260 pages.

On n'a pas à faire la réputation de Gabrielle Roy, auteur de *Bonheur d'occasion*, de *La petite poule d'eau*, d'*Alexandre Chènevert* : son talent d'écrivain est solide, varié, bien vivant. *Rue Deschambault* ne le cède en rien aux autres œuvres de l'auteur. Bien au contraire, son habileté se raffermit tout en gagnant sensiblement de souplesse.

C'est un récit, touchant, charmant, de l'enfance d'une petite fille, et nous soupçonnons l'auteur d'y avoir mis beaucoup du sien : on ne peut expliquer autrement ce sentiment de franchise, d'authenticité, de profonde compréhension que nous laisse le livre. Mais bornons-nous à apprécier l'œuvre, qui est certainement l'une des plus originales et des mieux réussies de notre littérature canadienne-française.

La petite fille, qui porte différents noms selon les circonstances : Christine, Petite Misère, petite Fraise... vit sa vie de petite fille, en nous invitant gentiment à la partager. C'est l'histoire des deux Nègres, celle du chapeau rose, l'escapade des déserteuses, la coqueluche et son aspect poétique : le hamac ; c'est le Frère André, la Sœur Odile, la gentille petite colonie de Dunrea avec sa sinistre destruction par le feu, le

mirage de la Californie, le couple italien qui apporte jusqu'au Manitoba son ardent soleil, le premier amour de la fillette que la moquerie tue dans son cocon, la guérison du mal des bijoux, l'appel redoutable qui se dessine déjà : écrire... C'est la famille, frères et sœurs, avec l'entourage et la parenté, c'est la *Rue Deschambault,* qui a sa vie propre ; c'est la vie un peu triste, insatisfaite, du Père, qui s'éteint ; c'est celle de la Mère... C'est enfin la perspective du rude devoir : gagner sa vie...

C'est surtout la poésie de l'enfance d'une petite fille sensible et intelligente, attentive à ce qui se passe autour d'elle : le livre nous laisse l'impression que nous laissait le beau film de René Clément : *Jeux Interdits.* Ce beau récit de l'enfance d'une fillette nous rapproche de la nôtre et nous incite à nous pencher avec attention, délicatesse, amour, sur cette fragile fleur, vite effarouchée, qui a ses petits drames, a sa dimension, surtout à cause de l'incompréhension des adultes. Les réflexions d'adultes que l'auteur se permet au cours de son récit ne sont pas sans donner un intérêt accru à la merveilleuse narration de ce monde de l'enfance, mystérieux : « Sans doute possédais-je encore quelque chose que je ne savais pas avoir, mais, lorsqu'on l'a perdu, toute sa vie on cherche à le trouver ! » (p. 92).

« Est-ce cela l'enfance : à force de mensonges, être tenue dans un monde à l'écart ? Mais ils ne pouvaient pas m'empêcher de chercher ; et de chercher seule, sans appui, me ramenait quand même dans leur monde à eux ». — « Mais peut-être n'ignore-telle pas qu'être soi-même est justement la chose la plus difficile ». — « Assez de lâcheté pour me résigner à la vie telle qu'elle est... »

Guy Robert

Michel MOURRE — « Lamennais, ou l'hérésie des temps modernes ». Amiot et Dumont, Paris, « Recherches », 1955. 373 pages.

Lamennais est certainement l'une des figures les plus importantes parmi celles qui ont contribué à préparer notre monde actuel. Malheureusement, sa contribution à cette œuvre gigantesque a été négative, destructrice, néfaste et dangereuse. Lamennais était un intellectuel de talent, mais aveuglé par toutes ses petites idées personnelles, romantiques et idéalistes... Interprétant trop intellectuellement, trop abstraitement, trop politiquement, le message du Christ et la mission de l'Eglise, il s'est fourvoyé : le malheur est plus grand du fait qu'il en a entraîné beaucoup et qu'il en a embrouillé un plus grand nombre.

Michel Mourre, avec un grand talent, un grand souffle, un grand cœur, nous fait revivre le drame intellectuel et spirituel d'un homme, d'un défroqué, d'un penseur révolutionnaire et destructeur, qui a laissé dans une forme engageante un goût de cendres. Le volume, très bien fait, se termine par des jugements d'écrivains des XIXe et XXe siècles sur Lamennais.

Guy Robert

Table des matières

Volume LXI, tome II

Juillet à décembre 1955

ARTICLES DE FOND

LE SENS DES FAITS

BIBLIOGRAPHIE

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE « ROSAIRE » : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;

ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00

DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC), P. Q.

ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28

« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »